

N° 1—3. I—II.

JANVIER—MARS

1929

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1929

<http://rcin.org.pl>

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, sous la direction de M. J. Dąbrowski, membre correspondant de la Classe d'histoire et de philosophie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

<http://rcin.org.pl>

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

ANNÉE 1929

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1930

Table des matières.

N° 1—3.	Page
Comptes-rendus de l'Académie pour janvier-mars 1929	1
Bibliographie pour janvier-mars 1929.	83
Résumés.	
1. Bocheński Zb. : Les casques polonais du moyen âge	3
2. Chmaj L. : L'évolution philosophique de Descartes jusqu'à l'année 1637.	3
3. Gasiorowski St. J. : Un trésor de l'époque de la migration des peuples, découvert en Volhynie.	27
4. Jaroslawiecka Marja : Le »Livre des tournois du roi René«	34
5. Klinger W. : Contributions à la reconstruction de fragments de Tyrtée.	35
6. Krokiewicz Adam : De Epicuri philosophia.	39
7. Lempicki Stanisław : Der sogenannte »Heinrech« im Entwurf der »Bücher der Pilgerschaft« von Mickiewicz	51
8. Lempicki Stanisław : Considérations sur les »Foricoenia« de Jean Kochanowski	60
9. Misiażanka A. : Einige Bemerkungen über das Grabmal König Władysław Łokieteks in der Domkirche zu Kraków	64
10. Morelowski M. : Sur trois groupes polonais connexes de peintres, de sculpteurs et de sculpteurs en bois, appartenant à l'école de Cracovie du XVIII ^e siècle	66
11. Otrębski Jan : Le dialecte lituanien nord-est de la paroisse de Twerecz	69
12. Siemiński J. : Un second acte de la confédération de Varsovie de 1573	79
13. Sternbach Leo : Geschichte des Wortes <i>μηλόβορος</i>	82
N° 4—6.	
Comptes rendus de l'Académie pour avril—juin 1929	88
Comptes rendus de la Séance publique annuelle de l'Académie polonaise des Sciences et des Lettres.	89
Bibliographie pour avril-juin 1929	198
Résumés	93
14. Bochnak A. : Contributions à l'histoire de la sculpture de Lwów, à l'époque avancée du style baroque	93
15. Górka O. : La chronique de l'époque d'Etienne de Grand de Moldavie, soit la source la plus ancienne mais jusqu'ici inconnue de l'historiographie roumaine.	96
16. Grabowski T. : La critique littéraire à l'époque de la Grande Emigration 1831—1863	99
17. Grodecki R. : Die Institution der Tage in Polen in der Piastenzzeit	103
18. Handelsman M. : La politique yougoslave du prince Czartoryski entre 1840—48. I. Organisation.	107
19. Koschmieder E. : Zum Wesen des Aspekts	112
20. Kowalski J. : De amicitia et amore in Virgillii Bucolicis	116
21. Kowalski J. : De Didone graeca et latina	120
22. Kuryłowicz J. : L'accentuation des composés préfixaux en slave commun (thèmes en -o-)	125

IV

	Page
23. Lepszy L. : Studien an unbekanntem, in der Krakauer Marienkirche und den Sammlungen der Polnischen Akademie der Wissenschaften befindlichen Bildern	131
24. Lepszy L. : Das Bildnis Georgs des Bärtigen, Herzogs von Sachsen und Meissen	132
25. Milewski T. : Ein Beitrag zur Charakteristik der Aussprache von urslaw. <i>y</i>	133
26. Misiażanka A. : Le triptyque médiéval, la statue de la Sainte Vierge et les oeuvres d'art plus récentes à l'église de Więclawice	134
27. Reicherówna G. : L'ironie de Słowacki à la lumière des recherches d'esthétique comparée	136
28. Szykowski M. : La participation de la Pologne à la renaissance tchèque	147
29. Taubenschlag R. : Polnische Urkunden in Privatsachen im XII. und XIII. Jahrhundert.	166
30. Tomkowicz St. : Le livre d'heures de la reine Bone à Wilanów .	175
31. Windakiewicz St. : Mickiewicz et Zaleski	178
32. Wojciechowski Z. : Organisation und Kompetenz des polnischen Gerichtswesens in der Piastenzzeit. I. Teil	179
33. Żurowski J. : Die ersten Spuren der Glockenbecherkultur in Polen N° 7—10.	187
Comptes rendus de l'Académie pour juillet—décembre 1929	201
Bibliographie pour juillet—décembre 1929	261
Résumés	203
34. Brahmer M. : L'Italia nella letteratura francese nel periodo del romanticismo. Parte I.	203
35. Dobrowolski K. : Etudes sur l'ancienne civilisation populaire en Petite-Pologne	212
36. Halecki O. : Byzance et Venise à la veille de la guerre pour la possession de Ténédos	214
37. Heinrich W. : Les bases philosophiques des méthodes psychologiques	216
38. Janów J. : Les traductions ruthènes tirées de la Postille de Nicolas Rej dans les évangéliaires du XVI ^e et XVII ^e s destinés à l'édification des fidèles	218
39. Kipa E. : Études sur l'histoire de la franc-maçonnerie en Pologne	222
40. Kipa E. : Frédéric Gentz: Sa correspondance avec la comtesse Flore Wrba (1807—1820) et avec la princesse Thérèse Jabłonowska (1807)	227
41. Konopczyński Wl. : Casimir Pułaski et la guerre des Confédérés de Bar. (1768—1772).	229
42. Kowalski J. : Hydrographica antiqua	231
43. Krzyżanowski M. : Deux chapitres de l'histoire de l'ancienne nouvelle polonaise	235
44. Kuraszkiewicz Wl. : Études sur les voyelles nasales de la langue polonaise (résonance nasale).	240
45. Małecki M. : Revue des dialectes slaves de l'Istrie	249
46. Pigoń St. : Les modèles dont s'inspire la »Żywila« d'A. Mickiewicz	256
47. Tomkowicz S. : Quadro della Madonna di Częstochowa	259

**BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.**

I. CLASSE DE PHILOGIE.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1—3.

Janvier—Mars.

1929.

SÉANCES.

Classe de philologie.

- 10 janvier. STERNBACH L.: L'histoire du mot $\mu\eta\lambda\acute{o}\beta\omicron\tau\omicron\varsigma$.
10 février. KLINGER W.: Contribution à la reconstitution de fragments de Tyrtée.
OTRĘBSKI J.: Le dialecte lithuanien du nord-est dans la paroisse de Twerki.
7 mars. ŁEMPICKI Z.: Sur le »Heinrech« dans le brouillon des »Livres du pèlerinage de la nation polonaise« de Mickiewicz.
ŁEMPICKI Z.: Considérations sur les »Foricoenia« de Jean Kochanowski.

Séances de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

- 28 février. BOCHENSKI ZB.: Les casques polonais du moyen âge.
M^{lle} MISIAŻANKA A.: Quelques considérations sur le monument funéraire du roi Ladislas dit Łokietek.
MORELowski M.: Quelques considérations sur trois groupes connexes de peintres, de sculpteurs et de sculpteurs sur bois, polonais, appartenant à l'école de Cracovie du XVIII^e s.
14 mars. KRUSZYŃSKI T. (abbé): Le fond primitif de la chasuble de Kmita.
M^{lle} JAROSŁAWIECKA M.: Le livre des Tournois du roi René.
GAŚSIOROWSKI S.: Un trésor remontant à l'époque de la migration des peuples, découvert en Volhynie.

Classe d'histoire et de philosophie:

- 17 janvier. WOJCIECHOWSKI Z.: L'organisation et les compétences des tribunaux d'après le droit polonais dans la Pologne des Piasts. I. partie (période antérieure aux immunités).
- 18 janvier. KROKIEWICZ A.: La doctrine d'Epicure.
- 9 mars. SIEMIENSKI J.: Un second acte de la confédération de Varsovie de 1573.
- CHMAJ L.: L'évolution philosophique de Descartes jusqu'à l'année 1637.

Séance de la Commission historique.

6 février.

Résumés.

1. BOCHENSKI ZB.: **Szyszaki średniowieczne. (Les casques polonais du moyen âge)**. Présenté le 28 février, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

L'auteur complète la communication qu'il avait faite en décembre 1928 sur les casques polonais du moyen âge. Il montre la photographie et donne la description d'un casque jusqu'ici inconnu qui fut trouvé dans le village de Mokre, district de Dubno. Ce casque se trouve aujourd'hui au Musée du collège Stanislas Konarski à Dubno. L'auteur a emprunté les détails concernant cette trouvaille à un compte rendu de M^r St. Wilczyński, professeur au collège de Dubno, ainsi qu'à une lettre de M^r le Directeur G. Zdanowicz. Le casque en question se rattache très étroitement à tous les points de vue au groupe qui a été l'objet de la communication précédente de l'auteur et provient certainement de la Grande-Pologne, où les trouvailles de ce genre sont les plus fréquentes. Tout ce groupe de casques est très probablement l'oeuvre d'un atelier situé autrefois en Grande-Pologne. Cette supposition trouve une confirmation dans la circonstance que nulle part on n'a découvert des objets qu'il serait possible de mettre directement en rapport avec le groupe mentionné.

2. CHMAJ L.: **Rozwój filozoficzny Kartezjusza do r. 1637. (L'évolution philosophique de Descartes jusqu'à l'année 1637)**. Présenté dans la séance du 9 mars 1929.

»Cupio... ita scribere, ut nihil asseram ex iis quae in controversiam adduci solent, nisi praemiserim easdem rationes quae me eo deduxerunt, et quibus existimo alios etiam posse persuaderi» (Descartes, *Regulae ad dirig.* AT 411).

Quoique la littérature historique et philosophique concernant Descartes se distingue par un grand nombre d'oeuvres, de traités

et d'articles, qui s'occupent, tant de l'ensemble de sa production intellectuelle, que des différents problèmes qu'il a traités, nous y chercherions en vain une opinion générale sur ce penseur français. Mais il y a plus; la divergence d'opinions va jusqu'à émettre plusieurs thèses absolument opposées, même en ce qui concerne la caractéristique générale de sa philosophie. Les uns, comme Liard, considèrent la physique comme l'oeuvre principale de Descartes, d'autres, comme Hamelin et Chevalier, ne refusent pas une importance essentielle également à sa métaphysique, d'autres enfin comme Natorp, insistent surtout sur ses idées en rapport avec le problème de la connaissance. Encore un autre groupe d'historiens suit l'exemple d'Espinasse et s'efforce de trouver dans Descartes des buts apologétiques, tandis que les penseurs du parti catholique, tels que Blondel, Laberthonnière et Maritain tâchent de démontrer qu'il vise uniquement à émanciper l'intelligence humaine du dogme et de la domination de la théologie.

Cette divergence d'opinions a sa source, ainsi que j'ai tâché de le démontrer dans mon traité intitulé: »Descartes et sa philosophie d'après les dernières recherches«, non seulement dans le fait, que tous ces auteurs entreprennent leurs études sur la philosophie de notre philosophe en partant de suppositions arbitraires, conformes à leur point de vue scientifique ou philosophique, mais aussi dans le fait qu'ils n'envisagent point cette philosophie comme un ensemble homogène et comme un tout serré, et entrent dans les détails de son développement, sans scruter ses différents replis et enchevêtrements de pensées, en un mot, sans y appliquer la méthode historique. En attendant, de nombreux fragments des écrits de jeunesse de Descartes, les passages de ses oeuvres inachevées et surtout de sa correspondance, fournissent la preuve qu'il formait ses idées, tantôt en se livrant à de longues et laborieuses méditations, comme il le reconnaît d'ailleurs lui même dans sa lettre à Mersenne du 8—X—1629¹, tantôt en les esquissant pour les étudier plus à fond ensuite, tantôt en remaniant tout son plan philosophique et en recommençant ses méditations, tantôt enfin en les discutant dans les lettres à ses amis, où il les développait plus amplement et les précisait plus exacte-

¹ »je ne trouve jamais rien que par une longue traînée de diverses considérations« AT I 22.

ment. Voilà pourquoi, lorsqu'il présentait au public un échantillon de sa philosophie, il demandait »à tous ceux qui avaient des reproches à lui adresser, de bien vouloir les transmettre à son libraire«¹, et il se réjouissait ensuite en constatant que les objections les plus sérieuses qu'on lui faisait, étaient loin d'être aussi graves que les moins probantes qu'il s'adressait à lui-même avant de publier ses théories². Les recherches détaillées de plusieurs historiens, tels que Meyer³, ont démontré également qu'il avance très prudemment et pas à pas dans l'examen de certains problèmes, qu'il élabore ses théories très lentement en les opposant à la scolastique, que là enfin, où l'on pourrait croire qu'il aboutira irrévocablement à un extrême, il échappe à ces conséquences par une tournure de phrase imprévue et inattendue.

Il appert de ce qui précède, que comme la philosophie de Descartes était une pensée créatrice qui se formait et se développait au milieu de différents intérêts et stimulations, il importait pour pouvoir la comprendre et éviter en même temps les différentes difficultés, dans lesquelles s'embrouillent généralement les historiens du philosophe, de l'examiner dans la continuité de ses stades de développement, dans son lent accroissement et la dans la manière dont se relie les différents groupes de pensées pendant les phases successives de sa formation, car c'est seulement par l'application aux recherches de la méthode historique, qu'on obtient un tableau véridique et fidèle de la doctrine de Descartes.

Hélas, l'évolution philosophique de Descartes n'a pas été jusqu'à présent l'objet d'une étude approfondie. L'ouvrage en deux volumes de Millet qui pourrait y prétendre, s'inspire d'un esprit par trop lyrique; il est en outre suranné, vu que l'auteur ne disposait pas alors des matériaux dans lesquelles nous pouvons puiser aujourd'hui. Ce n'est que depuis qu'Adam et Tennery ont publié une édition complète des oeuvres et des lettres de Descartes et que le premier a donné dans le 12^{me} vol. de cette grande entreprise scientifique une étude sérieuse sur sa vie et son oeuvre philosophique, depuis que Cohen a élucidé avec une

¹ Discours de la Méthode AT VI.

² AT I 449.

³ Descartes: Entwicklung in der Erklärung der thierischen Lebenserscheinungen. Giessen, 1907.

exactitude scrupuleuse différents détails du séjour en Hollande, que Gilson, dans une série d'ouvrages, a expliqué ses rapports avec la scolastique et que beaucoup d'autres auteurs ont contribué à la compréhension des diverses étapes de l'œuvre philosophique de Descartes, que l'idée d'examiner son évolution philosophique a gagné de plus en plus en actualité. Cantecor¹ réclame des recherches pareilles déjà en 1923, une année plus tard Gouhier publie son ouvrage sur la pensée religieuse de Descartes, dans la première partie duquel il s'efforce »d'examiner chaque écrit de Descartes comme une chose vivante, d'expliquer son origine, d'étudier son développement et de reconstituer ainsi les occupations du philosophe«². L'année dernière, Sirven a publié un livre sur les Années d'Etudes de Descartes et dernièrement Gilson a annoncé la publication d'une étude sur son développement philosophique. Il faut chercher le côté faible de l'ouvrage de Gouhier dans le fait que l'auteur poursuit ses recherches dans le but de démontrer l'intention apologétique du philosophe; or ce point de vue est trop étroit et le résultat de ses recherches insuffisant. L'ouvrage de Sirven représente un effort plus sérieux; l'auteur y reconstitue le développement intellectuel de Descartes jusqu'en 1628 et tâche de tracer également les lignes principales de sa pensée philosophique ultérieure, mais une recherche trop minutieuse pour découvrir les influences successives des différents auteurs sur Descartes, donne lieu à de nombreux doutes, tandis que le souci de sauvegarder l'originalité du philosophe par l'affirmation que les idées empruntées par lui ont été englobées dans un ensemble qui leur donne une tout autre signification³, enlève une certaine valeur à ses investigations.

En dehors de ces ouvrages, dont l'un est suranné, le second n'embrasse qu'un côté de la question et le troisième incomplet — la littérature cartésienne ne possède pas jusqu'à présent de monographie sur le développement philosophique du penseur français. Le présent travail se propose de combler cette lacune. Mes recherches ne s'étendent que jusqu'en 1637, c'est-à-dire elles s'arrêtent

¹ La vocation de Descartes. Revue philosophique 1923, novembre - décembre.

² Op. cit. 41.

³ Op. cit. 271.

au moment de la publication du *Discours de la Méthode*. En cette année la charpente principale de la philosophie de Descartes est déjà prête. Dans ses notes, dans ses écrits inachevés, ainsi que dans sa correspondance, nous trouvons l'expression la plus immédiate du développement de sa pensée non altérée par des motifs secondaires accessoires et déjà dans sa lettre du 3—X—1637¹ adressée à Plempius et ayant trait au *Discours de la Méthode*, Descartes avoue, que pour étayer ses affirmations il »pourrait encore ajouter beaucoup de choses, non seulement à celles qu'il a écrites sur l'âme, mais à presque tous les autres sujets sur lesquels il a exprès gardé le silence, tant pour ne rien enseigner de faux quand il les réfutait, que pour ne pas éveiller l'impression de vouloir railler les opinions adoptées par l'École«. Or, les ouvrages parus avant le *Discours de la Méthode*, bien qu'inachevés, sont écrits d'une manière plus hardie et plus immédiate; il les compose plutôt pour son propre usage² et les écrit parce qu'il »est d'avis qu'il doit réellement noter toutes les choses observées, qui d'après lui, ont une certaine importance — à mesure qu'il découvre qu'elles sont vraies³. Ainsi, quoique l'examen du développement philosophique de Descartes après 1637 puisse être d'une importance capitale pour la connaissance des courants intellectuels de cette époque, pendant les années suivantes notre philosophe précise et systématise les conquêtes de sa pensée, plutôt qu'il ne tente d'en faire de nouvelles. Ce sont des années de lutte pour s'assurer la victoire et la propagation de sa nouvelle philosophie et non des années d'une production philosophique intense. L'étude de cette partie de la vie de Descartes devrait constituer l'objet de recherches particulières.

I^o PARTIE.

Les expériences et les encouragements.

La période de préparation technique. Les nombreuses mentions de Descartes sur ses années d'études permettent

¹ AT I 415—416.

² »ut ista olim, si usus exigit, quando crescente aetate memoria minuitur, commode repetam ex hoc libello«.

³ AT VI.

d'établir que les expériences avec lesquelles il quittait l'école, se résumaient dans la conviction de l'aridité des discussions d'école et de l'incertitude des sciences. Les sciences mathématiques, qui avec les exercices de logique éveillaient il est vrai ses réflexions sur les conditions de la certitude, et l'habituèrent à se servir des règles établies¹, lui enseignaient ce qu'est la certitude et l'évidence des arguments. Comme toutefois, il ne comprenait pas encore le vrai but des sciences mathématiques, vu qu'à l'école, on insistait principalement sur leur application pratique, comme le domaine de la science humaine lui paraissait constituer un ensemble de connaissances disparates, incertaines et peu claires, il abandonna la tâche d'approfondir les sciences et commença à chercher un appui dans la réalité concrète et dans l'action; aussi s'enrôla-t-il dans l'armée.

Sa rencontre et son amitié avec Beeckman devinrent le moment décisif dans la vie intérieure de Descartes. Sous l'influence de son ami, il commence à s'intéresser aux problèmes de la physique mathématique, il s'occupe de certains problèmes de la mécanique et de la géométrie et trahit déjà une certaine tendance à poser des questions générales. Le traité de musique qu'il écrit pour Beeckman en décembre 1618, prouve que Descartes se rend non seulement compte de l'importance des mathématiques comme moyen d'expliquer des problèmes scientifiques, mais qu'il aboutit à la conviction que les rapports mathématiques sont à la base des phénomènes. La période de préparation technique dans laquelle il se trouve lors de ses relations scientifiques avec Beeckman, se transforme bientôt en une période d'activité de la pensée, en un stade des premiers efforts créateurs réels de Descartes. Lorsqu'il essaye de créer «une science complètement nouvelle» et de classer les règles importantes pour la solution de tous les problèmes en rapport avec les grandeurs continues — il conçoit le projet d'écrire un traité sur la mécanique géométrique et il paraît, que c'est déjà alors qu'il rassemble et note différentes pensées et observations, qui seront comme des germes de ses futures conceptions philosophiques, germes qui au fur et à mesure grandiront et se développeront dans l'avenir.

Se trouvant en Allemagne dans un camp aux environs d'Ulm,

¹ AT X 363—364 et 214.

au cours de méditations sur ses projets scientifiques dont il avait promis la réalisation à Beeckman, Descartes conçoit le projet de réformer tout l'édifice du savoir humain. Comme c'est une seule et même intelligence qui crée ces sciences, celles-ci devraient également constituer une unité et leur réforme accomplie par un seul individu donnerait plus de garanties de perfection, que si elle était l'oeuvre d'un grand nombre. L'idée de l'unité des sciences suscite en Descartes un immense enthousiasme et éveille en lui un ferment fiévreux de la pensée. Cette idée et la nouvelle tâche qui en même temps en résulte, a élargi l'horizon de son intérêt théorique, mais a augmenté aussi les difficultés qu'impliquait cette tâche, qui exigeait pour être remplie, que Descartes s'y vouât entièrement. Si certaines hésitations subsistaient encore en lui quant à la voie qu'il avait à suivre, les rêves vécus après ces journées d'agitation intérieure, ainsi que la pensée qui l'éclaira, telle la lumière d'une vision poétique et qui fût pour lui non seulement l'explication, mais aussi une preuve de l'unité des sciences, notamment l'idée que nous portons en nous des *semina scientiæ*, que les poètes expriment par la puissance de l'imagination et les philosophes par la raison — ont indubitablement fait pencher la balance du côté d'une vie exclusivement vouée à la recherche de la vérité.

On peut donc considérer les événements de la vie intérieure de Descartes au mois de novembre 1619, comme le moment décisif dans son développement intellectuel, moment où il abandonna définitivement ses projets d'une carrière militaire pour une préparation de plus en plus sérieuse aux nouvelles tâches de son existence. Il lui restait donc à trouver la forme exacte de son oeuvre et la vraie méthode qui le conduirait à la compréhension de toutes les choses accessibles à l'entendement l'humain. Toutefois, différents essais scientifiques et philosophiques de cette époque nous font admettre, que pendant les mois qui suivirent ses méditations de novembre, Descartes s'efforce de tirer de ses idées sur les germes de la vérité, toutes les conséquences possibles et de fixer les principes fondamentaux de différents domaines du savoir. C'est ainsi que, réfléchissant sur la possibilité de lier la mécanique à la géométrie, il fixa son attention sur le rôle de l'imagination dans le domaine de la connaissance, sur la possibilité d'utiliser les symboles pour connaître les choses de l'esprit; aussi les quelques

fragments du traité *Olym pica* qu'il se propose d'écrire, constituent-ils la première ébauche d'une explication générale de l'univers d'après les principes du symbolisme intellectuel. Les difficultés qu'il rencontra à cette occasion lui firent abandonner ce projet et le poussèrent à étudier avant tout la méthode générale. Comme, à son avis, seuls les mathématiciens savaient trouver des arguments sûrs et évidents et comme il considérait qu'il fallait commencer ses études par ceux qu'ils examinaient, Descartes s'adonna à l'étude des sciences mathématiques.

Au début, ces études ne le satisfaisaient pas. En effet, quoiqu'il eût été sûr que les oeuvres des mathématiciens contenaient la vérité, elles n'indiquaient pas la manière de la trouver et s'étendant à des sujets très abstraits, fatiguaient l'imagination et déshabituèrent l'esprit de se servir de la raison. Ce n'est que lorsqu'il commença à réfléchir pourquoi les premiers philosophes considéraient les sciences mathématiques comme une introduction à la sagesse, qu'il aboutit à la conviction qu'ils pensaient aux à ces vraies mathématiques, dont il retrouva les traces dans les ouvrages d'Apollonius et de Viète et qui n'étaient autre chose »que le fruit spontané de la raison naturelle«. Les longs enchaînements de raisonnements simples et faciles en eux-mêmes, dont les géomètres ont coutume de se servir, pour aboutir aux démonstrations les plus ardues, l'amènèrent à s'imaginer, que toutes choses susceptibles d'être perçues par la conscience humaine découlent les unes des autres d'une façon analogue, que pourvu qu'on s'abstienne de considérer comme vraie une qui ne l'est pas et qu'on tâche de garder toujours l'ordre nécessaire pour déduire les unes des autres, il ne peut en exister d'assez éloignées qu'on ne puisse atteindre, ni d'assez cachées qu'on ne sache découvrir«¹.

C'était ces idées que recelaient les principes fondamentaux de la méthode cartésienne. Les sciences mathématiques étaient pour Descartes le modèle de la vraie méthode qu'il cherchait, car partant de principes simples et clairs, elles en déduisaient pas à pas par une série d'actes intuitifs d'autres vérités, aboutissant ainsi à des preuves très compliquées et très complexes. La 5^me règle des *Regulae ad directionem ingenii* était sans aucun doute l'expression

¹ AT VI.

la plus primitive de la méthode cartésienne que son auteur a déduite des sciences mathématiques. La voici: »Toute la méthode consiste dans l'ordre et la disposition des choses vers lesquelles il faut diriger l'effort de l'esprit pour découvrir une vérité. Or nous nous conformerons strictement à cette règle, si nous réduisons à de plus simples les affirmations embrouillées et obscures, si nous tâchons par l'intuition des choses très simples d'arriver à la connaissance de toutes les autres, en suivant par degrés la même voie«¹.

En poursuivant ses méditations sur la nature des sciences mathématiques, Descartes s'aperçut que toutes, aussi bien l'astronomie que la musique, l'optique ou la mécanique, l'arithmétique ou la géométrie, s'occupent de rapports quantitatifs, c'est-à-dire de proportions et qu'il importe par conséquent de créer une science générale capable d'expliquer tout ce qui concerne l'ordre et la mesure, étudiés indépendamment d'un sujet particulier. Il a appelé cette science les mathématiques universelles. Ayant corrigé ce qui lui paraissait défectueux dans l'analyse des anciens et dans l'algèbre moderne, Descartes crée les mathématiques universelles, en remplaçant les chiffres par des grandeurs géométriques, soit par des lignes et des surfaces, c'est-à-dire en choisissant la grandeur continue comme symbole de la grandeur discontinue. Ce n'est qu'en 1637, que Descartes simplifie encore plus les symboles des mathématiques universelles, en remplaçant les grandeurs pas des lettres.

Lors de son séjour à Ulm pendant l'été de l'année 1620, Descartes entre en relations suivies avec le mathématicien Faulhaber, prend connaissance des ouvrages des Roses-Croix et se propose de composer exprès pour eux un traité intitulé »Le trésor des mathématiques«, qui devait être un avertissement pour ceux, »qui se sont laissé enchevêtrer jour et nuit dans certains noeuds gordiens de cette science«. Une allusion aux recherches des Roses-Croix dans »le Discours de la Méthode«, où Descartes dit »que dans le courant de deux ou trois mois il est venu à bout de problèmes nombreux et très ardues et qu'il a pu établir jusqu'à quel point il est possible de les résoudre«²,

¹ AT X 379.

² AT VI.

indique que c'est ici qu'il s'est heurté pour la première fois au problème des limites de la connaissance. Il a exprimé cette nouvelle expérience en formulant le principe »que si l'on rencontre dans une série de problèmes à examiner quelque chose que notre raison ne peut suffisamment comprendre par l'intuition, il faut s'arrêter dans les recherches et ne plus examiner les différents problèmes qui s'y rattachent«. Les questions qui d'après Descartes dépassaient la puissance de l'intelligence humaine, sont mentionnées dans le *Regulae*, non sans une allusion aux Roses-Croix, dans la phrase suivante: »Rien ne me semble plus vain que de discuter avec audace, ainsi que beaucoup le font, sur les mystères de la nature, sur l'influence du ciel sur les choses terrestres, sur la prévision de l'avenir etc. et de ne jamais se demander si la raison humaine suffit à approfondir ces problèmes«¹.

Les études mathématiques, approfondies par Descartes, lors de ses fréquentes relations avec Faulhaber, l'ont convaincu qu'il suivait la bonne voie et que la méthode dont il se servait était la seule méthode philosophique possible. La lecture des ouvrages de Kepler, à laquelle il s'adonne en même temps, éveille en lui le plus vif intérêt pour les problèmes de l'optique, lui rend possible la construction d'une théorie mathématique qui permet de comprendre l'invention des télescopes, fait naître en lui l'idée que tous les phénomènes de la nature pourront être expliqués à l'aide de lois mathématiques, en un mot la nouvelle science expérimentale éveille en lui une ardeur qui le pousse à faire une expérience après l'autre en rapport avec différents domaines scientifiques.

La période des encouragements à la production philosophique. Le séjour à Paris qui avec des interruptions a duré de 1623 à 1628, marque une nouvelle époque dans la vie intellectuelle de Descartes. Il observait alors avec une attention soutenue les phases de la vie intellectuelle et de l'esprit, entretenait des relations avec des savants et des théologiens (les Pères de l'Oratoire) et suivait attentivement le mouvement littéraire, scientifique et philosophique. Le besoin qui le pousse à approfondir ses expériences le fait méditer sur ses rapports avec la science et les hommes de science. L'étude *Studium bonae mentis* est le résultat de ses réflexions. Il agit là d'un traité, dans lequel,

¹ AT X 398.

à côté de la classification des sciences en sciences fondamentales, expérimentales et libres, Descartes effleure différents problèmes concernant notre soif du savoir, les facultés cognitives et l'ordre auquel il faut s'en tenir pour acquérir la sagesse. Il comprenait cette sagesse, non comme la capacité de résoudre certaines questions particulières, mais comme *bona mens sive universalis sapientia*, qui dirige également la volonté dans différents moments de la vie¹. Ce traité constitue par conséquent, le premier essai d'une «histoire de l'esprit» de Descartes qu'il promit bientôt à ses amis de Paris. En même temps, profitant des expériences d'autrui (Mydorge, Villebressieu), il poursuit des recherches expérimentales sur la réfraction des rayons, sur le phénomène de l'arc-en-ciel et ses multiples couleurs suivant les principes de sa méthode, et dans cette étude systématique des phénomènes sublunaires, il sait non seulement se passer des qualités, occultes et des formes substantielles, mais se rendant de mieux en mieux compte de l'importance des idées claires et précises, il s'éloigne de plus en plus de la philosophie, telle qu'on la concevait jusqu'alors et commence à s'émanciper des erreurs de sa jeunesse.

C'est à ce moment que l'affinité de ses propres tendances intellectuelles avec celles qu'il trouve dans les ouvrages reflétant l'influence du stoïcisme, qui s'étendait alors comme une grande vague sur l'Europe, lui imposa l'acceptation de certaines de ses théories comme principes d'une morale provisoire, et ceux-ci l'habituant à envisager toutes les choses du point de vue qui fait considérer comme seul bonheur dans la vie la contemplation de la vérité, l'entretenaient dans un effort de pensée continu, qui s'inspirait de ce même principe.

La connaissance philosophique qui se consolidait en lui au cours de ces méditations, rejette les formes syllogistiques des scolastiques, comme inutiles et nuisibles, construit la logique des faits, appuyée sur l'intuition, en tant qu'acte simple, pur et accessible à chacun, et imbuée de l'importance sociale de la nouvelle méthode, pousse Descartes à se constituer son propagateur et à prendre le rôle de défenseur du Nonce Apostolique en 1628. Le su-

cès qu'il remporta alors et les encouragements du cardinal Berulle qui l'engagea à écrire un traité de métaphysique, inclinèrent Descartes à étudier et à préparer le problème qui sans nul doute s'était dressé devant lui déjà à l'époque où il commençait à se rendre compte des contradictions entre son point de vue philosophique et la philosophie généralement admise. Il s'agissait des problèmes concernant la nature et les limites de la connaissance. C'est ici qu'il faut chercher l'origine de ses *Regulae ad directionem ingenii*.

Antérieurement déjà l'analyse de la connaissance mathématique avait appris à Descartes qu'elle dépasse les autres sciences par la certitude, parce qu'elle s'occupe uniquement de questions pures et simples, sans rien admettre de ce qui pourrait rendre l'expérience incertaine, mais repose entièrement sur une déduction de conclusions, grâce à un travail continu et ininterrompu de la pensée qui saisit intuitivement différentes parties. Descartes considérait l'intuition et la déduction comme les seules voies qui conduisent à la connaissance et les sujets purs et simples (*absoluta*), comme les seuls, qui avant tout et de par leur nature même, peuvent être compris par l'intuition, grâce aux lumières naturelles innées. Comme ces entités simples, compréhensibles en elles-mêmes, ne contiennent rien de faux, l'essence de la science consiste à percevoir distinctement de quelle façon, elles créent en même temps la complexité d'autres choses. Pour atteindre ces entités simples dans chaque série, dans laquelle nous avons déduit d'une façon immédiate plusieurs vérités les unes des autres, il faut tenir compte de l'élément le plus simple et établir dans quel rapport tout le reste est avec lui. Comme de l'avis de Descartes il ne peut exister aucune diversité qui ne soit susceptible d'être étudiée par l'application de ses règles méthodologiques, il considérait par conséquent sa méthode comme universelle.

La constatation de l'universalité de cette méthode allait sans doute de pair avec un essai partiel de l'appliquer à certains problèmes métaphysiques et physiques, aussi lors de ses entretiens avec les Pères de l'Oratoire, Descartes disposait-il déjà de certaines distinctions métaphysiques qui constituaient le noyau de ses idées philosophiques. Il serait difficile de comprendre autrement ce sentiment de confiance en lui-même qui caractérise les faits et gestes de Descartes à cette époque. Sa convic-

tion qu'il est possible d'expliquer par le raisonnement les vérités de la religion naturelle, en faisant abstraction dans cet examen des vérités révélées, milite également en faveur de cette supposition ¹.

Si cette hypothèse est juste, il faut admettre, qu'au moment où il entrait en relation avec les Pères de l'Oratoire, Descartes élaborait déjà les principes de sa philosophie. Convaincu que la connaissance mathématique est la méthode qui s'en inspire viendront à bout de chaque problème, il se trouve en face de la nécessité de créer une synthèse philosophique à lui. La métaphysique devint alors le centre de ses préoccupations intellectuelles et au moment, où il commença à étudier en quoi consiste la certitude de la connaissance métaphysique, il vit surgir devant lui un nouveau problème dont le sujet ébranla les bases philosophiques qu'il avait si péniblement établies. Ce problème était le suivant: en quoi consiste la certitude de la connaissance mathématique? Pour le résoudre, Descartes cherche la solitude et le calme. C'est dans ce but qu'il quitta ses amis et se rendit en Hollande.

II^{me} PARTIE.

Vers un système personnel.

Les éléments de la construction philosophique. Pour comprendre exactement les dernières préoccupations intellectuelles de Descartes, il importe de prendre connaissance de ses *Regulae* qui, conformément à l'opinion unanime des historiens, datent du commencement de 1628. C'est là un trait caractéristique, qu'en commençant à écrire les *Regulae*, Descartes y développe les mêmes thèses, qu'il a découvertes encore en 1619: la thèse de l'unité des sciences et celle de l'existence en nous des *semina scientiae*. Ces thèses sont non seulement devenues le point de départ de ses réflexions, mais elles constituent en même temps la base, sur laquelle il appuie sa méthode et sa théorie de la connaissance. En effet, tandis que la première admet des liens entre toutes les sciences et l'interdépendance de celles-ci et qu'elle le menait directement à établir une méthode unique, la seconde donne une

¹ AT X 370.

réponse à la question, comment est possible la science considérée comme une connaissance certaine et évidente. Elle affirmait en effet qu'il existait en nous des vérités simples et accessibles à tout le monde, sur lesquelles il est possible de baser la certitude d'innombrables affirmations. C'est de cette thèse également que découlait le postulat méthodologique qui réclame qu'on ne s'occupe que de sujets que notre intelligence est capable de comprendre d'une manière certaine et excluant le doute. La logique de Descartes n'admettait pas la vraisemblance et s'opposait encore à cet égard à la scolastique.

Mais comment atteindre ces entités simples, à l'aide de quels actes de connaissance et par quelles voies sont-elles accessibles? La solution de ce problème constitue le sujet du traité *Regulae*. Descartes en prévoyait la composition en trois parties: la première s'occupait uniquement de l'étude de ces entités simples, la seconde, inachevée, étudiait des problèmes exactement définis, c'est-à-dire dont les formules contenaient d'une façon implicite les prémisses indispensables à leur solution (p. ex. les problèmes de l'arithmétique, de la géométrie), la troisième partie enfin, qui n'a pas été écrite, devait s'occuper des problèmes complexes, de questions relatives à la physique, ainsi que des opérations à l'aide desquelles, on pourrait transformer ces problèmes en questions nettement définies.

A. Considérations méthodologiques. L'intuition et la déduction sont, de l'avis de Descartes, les bases premières et fondamentales des opérations intellectuelles. L'intuition s'étend non seulement aux entités simples, qui sont les éléments indivis de la pensée, mais aussi à leurs combinaisons nécessaires et à tout ce qui l'intelleet éprouve en lui-même. L'intuition caractérisée par la *praesens evidentia*, est complétée par la déduction. Comme celle-ci se compose d'actes successifs, dont chacun implique la mémoire des précédents, elle est moins certaine que l'intuition. C'est par l'énumération que nous arrivons à écarter l'incertitude qui provient de ce que nous nous rappelons difficilement toute la voie qui nous a conduit à la découverte de certaines vérités. En effet, l'essence de la connaissance consiste, suivant Descartes, 1) à découvrir des entités simples; b) à établir les rapports qui existent entre elles, en les étudiant en séries, c) à les étudier une seconde fois à l'aide de l'énumération. Ces trois conditions principales de

la connaissance sont en même temps les trois règles fondamentales qui constituent l'essence même de la méthode cartésienne. Tandis que l'intuition est la compréhension immédiate des entités simples et que la déduction les relie les unes aux autres, c'est-à-dire qu'elle est la construction d'objets composés, l'énumération permet aussi bien de vérifier cette construction, qu'elle la rend possible en facilitant la découverte des éléments qui lui sont nécessaires. On ne peut apprendre ni l'intuition, ni la déduction; nous pouvons seulement arriver à une plus grande habileté dans ces fonctions, en développant la finesse et la pénétration de l'esprit. A cet effet Descartes conseille: a) de commencer les recherches par l'examen des sujets les plus faciles, b) de s'exercer à déduire les conclusions de vérités évidentes, c) de réfléchir avec attention sur les vérités déduites et de tâcher de trouver la raison qui nous a permis de découvrir les unes avec plus de facilité et plus rapidement que les autres.

L'objet de la connaissance apparaît à Descartes, tantôt sous la forme de propositions simples dont nous percevons le sens intuitivement, tantôt sous forme de problèmes. Pour que le problème soit exactement défini, il ne peut y être question d'autre chose que de ce qu'on peut déduire des données sur lesquelles il repose. Il importe par conséquent de faire abstraction de toutes les idées superflues, de le décomposer en ses éléments les plus simples et de le diviser ensuite en parties aussi restreintes que possible à l'aide de l'énumération. Il résulte de l'exemple que Descartes cite sur les *questiones imperfectae*, qu'elles aussi peuvent être logiquement définies grâce à ce qu'elles contiennent de connu, et que nous comprenons uniquement grâce à la comparaison et à l'analogie. L'énumération est également une condition méthodologique indispensable à la solution de ces problèmes, car elle est tantôt un principe de raisonnement par analogie, tantôt une méthode de vérification.

B. Les distinctions psychologiques et métaphysiques. Parmi les considérations sur la connaissance dans les *Regulae*, nous trouvons une série d'énonciations dont il résulte que Descartes commençait à considérer le corps et l'âme comme deux choses absolument différentes: il considérait comme définition essentielle du corps l'étendue, et comme fonction essentielle de l'âme la connaissance ou l'action de penser. Aussi insistait-il

d'une part sur la nécessité de se représenter le corps comme nous nous représentons l'espace, de l'autre il déduisait du fait de la fonction de la compréhension pure, sans le concours d'aucun organe matériel, la conclusion de l'indépendance réelle de l'âme. *Intelligo, ergo mentem habeo a corpore distinctam*¹.

Cette séparation substantielle de l'âme et du corps s'accompagnait chez Descartes: a) de la distinction de facultés à part travaillant indépendamment les unes des autres; b) de l'examen des actes du corps et de l'âme, entrepris d'une façon qui rendait inutile d'avoir recours, pour les expliquer, à l'action d'une autre substance. Aussi établissait-il trois degrés de la connaissance: 1) un degré purement physiologique, expression des excitations physiques et pouvant être expliqué d'une manière purement mécanique; 2) un degré psychique, conditionné par les rapports du corps et de l'âme; 3) un degré exclusivement psychique, ayant comme siège l'âme même, active et créatrice.

Le fait que dans les *Regulae*, Descartes rappelle le doute de Socrate comme l'exemple d'un rapport intuitif nécessaire inhérent à ce doute, rapport qui relie le doute à la pensée², permet de supposer qu'il était déjà proche de la découverte du principe qui devait constituer la base de sa philosophie. Or, vu qu'il cite encore comme exemple d'un rapport nécessaire, la phrase: »je suis, donc Dieu existe«³ (en expliquant de plus que, du fait que j'existe, je conclus avec certitude que Dieu existe, quoiqu'il ne soit pas permis de conclure de l'existence de Dieu, que j'existe également), il faut chercher ici les premiers résultats de sa connaissance intuitive, et les assises fondamentales de son système métaphysique. Quoique les problèmes de la méthodologie et de la connaissance, qui l'intéressaient principalement dans les *Regulae*, ne lui eussent pas permis de développer en plein ces idées métaphysiques, il est pourtant clair que le développement de sa pensée devait se poursuivre dans le sens d'une liaison systématique de ces idées. C'est ainsi qu'on peut expliquer pourquoi après les thèses: »je suis, donc Dieu existe«, Descartes en avance bientôt une nouvelle: »je doute donc Dieu existe«; on arrive même involontairement à supposer que le

¹ AT X 422.

² AT X 421.

³ AT X *Ibid.*

fait de percevoir intuitivement dans un seul acte, le jugement »je doute, donc Dieu existe«, était précisément la connaissance qui, lors de ses doutes sur la certitude des jugements mathématiques, lui suggéra l'idée de la nécessité de remanier tout son plan philosophique, ainsi que d'aborder le problème de la certitude de la connaissance métaphysique.

La Recherche de la vérité. Les *Regulae* restèrent inachevées, et ceci pour deux raisons: d'une part Descartes n'avait pas encore préparé une méthodologie de la connaissance physique, de l'autre, en approfondissant le problème de la connaissance, il commença à se rendre compte des difficultés qui gisaient dans l'acte même de connaître, dans la nécessité de se servir de l'imagination et de la mémoire, en quoi consistait l'imperfection de la connaissance mathématique. Comme de l'avis de Descartes, la raison pure est affranchie de ces difficultés, il annonça dans les *Regulae* l'intention d'étudier ses fonctions¹. En effet, dans sa lettre du 15—IV—1630², adressée à Mersenne, Descartes l'informe qu'il a étudié la manière de prouver les vérités métaphysiques d'une façon plus évidente que les thèses géométriques et qu'il n'a travaillé à aucun autre sujet durant les neuf mois de son séjour en Hollande. Ceci prouve, que le départ pour la Hollande était en rapport étroit avec la crise de la pensée de Descartes, crise qui avait déjà commencé à Paris et était, ainsi qu'il l'avoue lui-même, la raison pour laquelle il interrompit son travail sur plusieurs traités et changea tout son plan philosophique.

Le nouveau traité de Descartes (inachevé comme les *Regulae*), intitulé Recherche de la vérité, jette de la lumière sur ses travaux en rapport avec les problèmes métaphysiques. Certains historiens, avec Baillet à leur tête, admettent que la Recherche a été écrite au déclin de la vie du philosophe. Toutefois, les liens intimes qui unissent ce nouveau traité au *Studium bonae mentis*, ainsi qu'aux *Regulae* et qui résultent d'une habitude de Descartes consistant à répéter au commencement d'un nouvel écrit les pensées fondamentales des traités antérieurs — nous font rejeter cette supposition. En effet, tout au début de la Recherche, nous

¹ AT X 416.

² AT I 144—145.

rencontrons la même définition de la science que dans les *Regulae*, la même conviction sur l'unité des sciences, sur la sagesse comme but des recherches, la même pensée méthodologique fondamentale, exprimée à peu près dans les mêmes termes, le même désir de voir se développer l'acuité et la pénétration de l'esprit; en un mot, l'introduction à la Recherche résume pour ainsi dire le 1^{er} chapitre des *Regulae*, en ne complétant ce résumé que par le fait de citer la règle méthodologique principale. Partant en même temps de son projet de jeter les premières bases d'une science certaine, Descartes indique la différence qui sépare le nouveau traité du précédent. Cette différence s'exprime également par un ton plus hostile à l'histoire et par des dispositions belliqueuses envers l'ancienne philosophie. Ces dispositions expliquent jusqu'à un certain point la forme de dialogue choisie dans la Recherche, ainsi que la langue française dans laquelle l'auteur a écrit son ouvrage, désirant s'adresser au public pour faire l'apologie de la raison naturelle. Le vaste plan de l'ouvrage, ainsi que le fait de souligner qu'il s'agit des bases de la science certaine, science qui serait la solution définitive du problème de la connaissance, fournissent la preuve que c'était la première oeuvre destinée au public et qu'elle devait constituer un essai de son système, construit, ainsi qu'il le signale dans le titre, sans l'aide de la religion et de la philosophie. Si l'on tient compte de plus que le commencement de la IV^{me} partie du Discours de la méthode, qui contient même une allusion à la Recherche¹), est un abrégé concis des raisonnements contenus dans celle-ci (c'est pourquoi nous observons dans les deux ouvrages le même point de départ, qui consiste à rejeter tout ce qui pourrait donner lieu au plus léger doute, aussi la motivation de ce point de vue permet-elle même d'établir certains rapprochements entre les *Regulae* et la Recherche), comme la V^e partie est un abrégé

¹ Je ne sais si je dois vous entretenir des premières méditations que j'y ai faites, car elles sont si métaphysiques et si peu communes, qu'elle ne seront peut-être pas au goût de tout le monde. Et toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint d'en parler... pour ce qu'alors je désirerais vacquer seulement à la recherche de la vérité, je pensais qu'il fallait... que je rejetasse comme absolument faux tout en quoi je pourrais imaginer le moindre doute.

du traité »Sur le monde«, il est clair, que ces trois ouvrages: les *Regulae*, la Recherche, et le traité »Sur le monde« constituent un seul cycle de développement et qu'ils s'enchaînent si étroitement, qu'il se complètent et reflètent les trois aspects de l'effort du philosophe qui tâche d'arriver à la solution définitive du problème de la connaissance et de la réalité.

Le développement des idées métaphysiques. On connaît le point de départ de Descartes pour arriver à la construction de la métaphysique: il faut rejeter toutes les croyances et les jugements admis jusqu'ici et déclarer faux tout ce qui éveille un doute quelconque. Le philosophe cherche la raison de cette résolution dans le fait, qu'au début nos connaissances initiales sont imparfaites. Car l'imagination de l'enfant ressemble à une page blanche, sur laquelle les sens, les inclinations naturelles, les maîtres et la raison, tracent des images. Descartes ne veut pas appartenir au nombre de ces artistes médiocres, qui ne se sentant pas capables de créer un nouveau tableau, se contentent d'en corriger d'anciens. Il préfère tout rejeter et recommencer l'oeuvre à nouveau. Mais par quoi commencer? Est-ce par les sens? Il suffit du fait que les sens nous trompent parfois pour considérer leur témoignage comme suspect. La vie peut être toutefois un rêve continu et le manque d'un critérium qui permettrait de distinguer la réalité du rêve, rend impossible la confiance dans les sens. Néanmoins, Descartes réclame non seulement qu'on rejette le témoignage des sens; pour se débarrasser des habitudes de l'enfance il est nécessaire qu'on s'habitue à se méfier des sens: en un mot il réclame le doute systématique. Celui-ci a un double but: une fin méthodologique, car il doit se détruire lui-même et faciliter la découverte des fondements de la vraie science: puis il poursuit un but psychologique, il doit donner une secousse à l'individu et l'amener à réviser ses idées¹. Descartes atteint le premier de ces buts au moment même où il doute: en effet en doutant il a la conscience immédiate de sa pensée et en même temps de son existence. Le principe »je doute donc je suis« devient identique avec le principe: »je pense donc je suis«. Il fait ressortir avec précision le caractère intuitif de la métaphysique cartésienne. Se passant, comme il le dit lui-même,

¹ AT X 513.

de toutes les règles logiques, rejetant la façon formelle de connaître les choses, adoptée par les scolastiques (l'arbre de Porphyre)¹, il aperçoit avec une certitude absolue son existence par un seul acte intuitif, dans lequel il embrasse son doute et sa pensée. *Propria experientia, internum testimonium*², deviennent la base unique, sur laquelle s'appuie la connaissance de ces données intuitives.

En examinant ce qu'il est lui même, Descartes rejette tout ce qu'il ne comprend pas clairement et distinctement et ce qui, par conséquent, n'est pas contenu dans le sujet même de la pensée; il constate ainsi que la pensée est le seul attribut propre à l'existence personnelle, c'est-à-dire que je suis un être pensant. Il ne se contente pas cependant de cette définition. Désirant la rendre plus claire et la séparer des idées qui lui sont étrangères, Descartes ajoute à cet effet des considérations méthodologiques à ses investigations dans la Recherche; elles sont presque identiques à la 1^{re} et à la 3^e règle du Discours de la Méthode. Le caractère fragmentaire du traité ne permet pas d'établir s'il n'a pas nommé les autres principes dans ses considérations ultérieures: quoi qu'il en soit, le fait que la IV^{me} partie du traité est un résumé fidèle des raisonnements contenus dans la Recherche, permet de supposer, que les déductions métaphysiques ultérieures du traité sont une narration ou un compte-rendu historique du travail de sa pensée sur les problèmes de la métaphysique. Dans ce cas, il faudrait compléter la définition de la Recherche, par celle du traité: »je suis une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que la pensée et qui, pour exister n'a besoin d'aucun lieu et ne dépend d'aucune chose matérielle, de sorte que moi, c'est à dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis, est complètement différente du corps et qu'elle est même plus facile à connaître que lui«³.

Cette définition, qui renie l'opinion scolastique sur la substance, c'est-à-dire identifie la substance avec son attribut essen-

¹ AT X 516.

² *his adjungo, fieri non posse, ut alia quis ratione, ac per se ipsum, ea addiscat, neque ut de eis alio modo persuasus sit quam propria experientia, eaque conscientia, vel interno testimonio, quod in se ipso unusquisque, cum res perpendit, experitur.* AT X 524.

³ AT VI 32.

tiel et prépare le dualisme métaphysique qui se dessine déjà dans les *Regulae*, est la pierre angulaire de la métaphysique cartésienne. La découverte du *Cogito* est un fait d'une importance décisive, car elle implique le principe que seules les choses que nous comprenons clairement et distinctement sont vraies. Toutefois l'incertitude de la déduction, en tant qu'elle s'appuie sur la mémoire, a placé Descartes en face d'un problème nouveau: où est la garantie que ce principe a une portée universelle, qu'il peut être appliqué à toutes les choses comprises clairement et distinctement? En d'autres termes, ce problème était identique avec la question: comment prouver les vérités métaphysiques? Descartes insistait déjà dans les *Regulae* qu'il existe un rapport nécessaire entre les parties de la proposition: »je suis, donc Dieu existe«. Il paraît qu'alors déjà il se rendait compte de la possibilité de réunir ses deux thèses en une seule: »je doute, donc Dieu existe«. Le doute, comme équivalent au manque de perfection, lui suggère l'idée d'un être parfait dont il cherchait la cause en Dieu, d'accord avec la supposition que chaque idée a un caractère suppléant, qu'elle contient dans sa forme représentative une certaine ressemblance avec son objet. Par conséquent, cette idée de Dieu faisait partie des *semina scientiae* dont il proclame l'existence dans sa première découverte philosophique.

De cette idée Descartes déduisait la conclusion suivante: comme l'idée en question n'est pas l'oeuvre de l'homme auquel certaines perfections font défaut, celui-ci ne peut être la raison de sa propre existence. D'autre part le principe de causalité une fois adopté, réclamait son application également à Dieu. Ainsi Descartes obtenait une définition de Dieu comme d'un être parfait, possédant en lui-même toutes les perfections. La définition négative que donnent de Dieu les scolastiques, d'après laquelle il est un être n'ayant pas de cause, se transforme chez Descartes en une définition positive d'un être qui est la cause de lui-même. Ayant trouvé ainsi la preuve de l'existence de Dieu, Descartes obtenait par là-même la garantie de l'universalité de son principe méthodologique. Les vérités mathématiques, en tant que vérités qui peuvent être comprises clairement et distinctement, regagnaient de nouveau leur évidence et leur certitude. En même temps la solution du problème de l'existence des choses matérielles devenait pos-

sible, vu qu'un certain côté de leur essence se compose d'éléments clairs et simples.

Les réflexions sur la certitude des sciences mathématiques amenèrent Descartes à la conviction, que les objets de ces sciences, étudiés en eux-même ne possèdent rien qui soit capable d'éveiller en lui la certitude de leur existence, tandis que dans l'idée d'un être parfait l'existence est incluse, comme dans l'existence d'un triangle le fait que ses trois angles sont égaux à deux angles droits. Par conséquent le philosophe considérait l'existence de Dieu comme aussi certaine que les preuves géométriques. La métaphysique ayant trouvé en elle-même une base de certitude, pouvait devenir maintenant seulement la base des autres sciences.

La construction de la théorie physique. Autant l'étude des divers replis de la pensée de Descartes donne lieu à de nombreuses difficultés, vu que ses recherches sur la métaphysique coïncident avec l'époque où sa correspondance nous fait défaut, autant nous pouvons suivre pas à pas les recherches physiques du philosophe, jusqu'à pouvoir définir le moment où furent écrites les différentes parties de ses traités *Sur la lumière* et *Sur l'homme*.

L'intérêt de Descartes pour l'optique, éveillé sous l'influence des ouvrages de Kepler, continue après son arrivée en Hollande. Pendant les deux premiers mois, il s'adonne avec ardeur à l'art de tailler des verres et les progrès qu'il réalise en peu de temps lui donnent l'espoir (18/VI 1629)¹ de faire des choses dépassant tout ce qu'il a vu jusqu'alors. Cette occupation n'est pourtant pas la seule, puisqu'un mois plus tard (c'est-à-dire en juillet)², il commence à écrire un traité métaphysique, ce qui permet de conclure qu'il avait déjà trouvé la solution d'un problème qu'il avait étudié pendant les neuf mois qui suivirent son arrivée en Hollande. Ce problème consistait à trouver la façon de prouver les vérités métaphysiques. Après avoir toutefois pris connaissance en août 1629³ du phénomène des soleils secondaires (observé à Rome le 20 mars 1628), Descartes interrompt son travail sur le traité métaphysique et se met à étudier les phénomènes météorologiques, avec l'intention de publier un traité sur ce sujet,

¹ AT I 13.

² AT I 17.

³ AT I 23.

comme échantillon de sa philosophie. Il ne cesse pourtant de s'intéresser à d'autres phénomènes physiques (au mouvement, à la lumière), et change tellement vite de sujets de recherches, que déjà en décembre de cette même année il commence à étudier l'anatomie¹, puis en janvier, l'année suivante (1630)² la médecine, enfin, en avril il passe à la chimie et à l'anatomie considérées dans leur ensemble⁴. Il reconnaît apprendre chaque jour quelque chose de nouveau qu'il ne trouve absolument pas dans les livres. Le désir de s'instruire et d'avancer dans ses études est si puissant en lui, que c'est avec une certaine contrainte qu'il travaille à son traité de physique, dans lequel il a décidé d'expliquer l'ensemble des phénomènes naturels et qu'il voudrait voir achevé au commencement de l'année 1633. Il explique le changement dans le contenu du traité par le fait, que tous les problèmes physiques sont si étroitement liés entre eux et qu'ils dépendent tellement les uns des autres, qu'il serait impossible d'expliquer les uns sans en expliquer l'ensemble⁴. Il a trouvé un moyen d'exposer ses pensées d'une façon qui, en satisfaisant les uns, ne donne pas aux autres l'occasion de s'y opposer. Le moyen est le même que celui par lequel Descartes exposera ensuite dans son «Discours de la méthode», l'histoire de ses pensées; en effet il exposera la création du monde »comme une fable«.

Afin d'expliquer les phénomènes physiques, Descartes se sert de la méthode qu'il a développée dans les *Regulae* et dont il a donné dans la Recherche les principaux traits caractéristiques. En partant de principes évidents, des sujets les plus simples et les plus faciles à connaître, il avance lentement, comme par degrés, jusqu'aux plus compliqués, en supposant entre eux l'existence d'un ordre naturel. Il considère la connaissance de cet ordre comme la base de la science la plus parfaite que les hommes aient pu acquérir des choses matérielles. C'est en effet une connaissance à priori, une connaissance des choses par leurs causes et non par leurs effets. D'accord avec Bacon de Verulam⁵, Descartes reconnaît toutefois qu'avant tout les ensembles des faits

¹ AT I 102.

² AT I 106.

³ AT I 137.

⁴ AT I 140.

⁵ AT I 195—195.

les plus banaux, certains et faciles à étudier, sont d'un grand secours dans la recherche de la vérité, contrairement aux phénomènes extraordinaires qui trompent fréquemment. D'accord avec ce principe, Descartes enregistrait différentes observations et acquérait de nombreuses expériences, en commençant par des faits, comme les changements se produisant dans le bois qui brûle, le mouvement des corps minuscules dans les rayons du soleil, la façon de se comporter des liquides, enfin l'étude à l'aide de la dissection, des diverses parties de l'organisme animal. Ces expériences devaient lui servir, non seulement comme matériaux sur lesquels il désirait jeter de la lumière, mais aussi comme preuve de la conformité de ses observations avec ses déductions.

L'idée innée de Dieu et de son immuabilité est la base de la déduction physique de Descartes. Du fait que Dieu ne change pas, il déduit l'immutabilité des sciences mathématiques, dites vérités éternelles, et des lois de la nature que Dieu, en sa qualité de roi, a établies dans son royaume, dont il est le créateur et la cause absolue. Descartes ne se demande pas quelle est la raison de ces vérités, étant d'avis, que quoique Dieu les ait créées par sa volonté libre — sa volonté et sa raison constituent une unité et une puissance infinies, inconcevables pour l'homme et qui dépassent les limites de sa raison. Quoique nous soyons en état d'affirmer que Dieu peut créer tout ce que l'homme peut comprendre, il serait pourtant enfantin de croire que notre imagination s'étend aussi loin que la puissance de Dieu.

Comme l'idée de Dieu, absolument différente de celle des scolastiques, permet à Descartes de prouver l'immutabilité des droits physiques et de renverser l'explication finaliste des phénomènes — de même le principe différent de cette explication lui donne la possibilité de découvrir des lois physiques. En rejetant les formes substantielles et les qualités de la scolastique, le philosophe réduit tout au mouvement et à l'étendue, nie l'existence du vide et considère tous les corps comme faisant partie de la même matière, c'est-à-dire de trois éléments: le feu, l'air et la terre. Grâce à leurs différentes propriétés géométriques et mécaniques, ces éléments ont leur place dans l'univers. Tendants à s'unir, ils sont dans un mouvement perpétuel, soumis aux trois principes suivants: 1) au principe de l'inertie (chaque partie de la matière persiste dans le même état jusqu'à ce que le contact avec

d'autres parties ne l'oblige à le changer); 2) au principe du choc (un corps communiquant le mouvement à un autre corps lui en communique autant qu'il en perd lui-même dans le même espace de temps); 3) au principe du mouvement rectiligne (quoique le mouvement d'un corps se produise le plus souvent le long d'une ligne courbe, chaque partie de ce corps tend toujours à se mouvoir dans une direction rectiligne). Ces principes immuables sont, d'après Descartes, l'expression de l'immutabilité de Dieu, qui conserve dans le monde la même quantité de mouvement qu'il en a donné à la matière dès le premier moment de sa création. L'existence de Dieu est la première de toutes les vérités qu'on puisse atteindre et la seule dont découlent toutes les autres. Ainsi la métaphysique devient également la base de la physique, en lui permettant d'acquérir des connaissances à priori, tout comme elle était le fondement de la théorie de la connaissance à laquelle elle garantissait l'universalité des lois mathématiques.

Conclusion. La forte tendance qui se manifeste d'une manière de plus en plus évidente dans la seconde phase de la production philosophique de Descartes et qui veut mettre la science au service de la vie humaine, afin de la rendre de plus en plus parfaite et complète, témoigne du réveil d'un esprit essentiellement moderne chez notre philosophe. D'autre part la lutte de la tendance religieuse et de la tendance scientifique qui caractérise la période décisive de la civilisation européenne, constitue la vraie tragédie intérieure de Descartes, qui n'a même pas été sans avoir de répercussion sur son oeuvre philosophique.

-
3. GAŚIÓROWSKI ST. J.: **Znalezisko z okresu wędrówek ludów na Wołyniu.** (*Un trésor de l'époque de la migration des peuples, découvert en Volhynie*). Présenté le 14 mars 1929, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

En 1928, pendant les travaux de construction de la ligne de chemin de fer Lwów—Łuck, on découvrit un trésor à Boroszyce dans le district de Horochów en Volhynie. Il fut réparti de façon, qu'une partie des objets trouvés fut déposée dans les bureaux de l'administration du palatinat à Łuck, tandis que le reste fut transporté au Bureau du service pour la conservation des

oeuvres d'art à Lwów. L'auteur doit à l'administration du palatinat de Łuck et au Dr Piotrowski, conservateur des Beaux-Arts à Lwów, les renseignements relatifs aux circonstances et au lieu dans lesquels fut découvert le trésor. Le Dr Piotrowski se propose du reste de consacrer une brochure à la trouvaille en question. La partie du trésor qui se trouve actuellement à Lwów et comprend des vases en argent et des monnaies, n'a pu être étudiée par l'auteur. Les ouvriers ont trouvé le trésor dans la terre déblayée, de sorte qu'il n'a pas été possible d'entreprendre de recherches *in situ*. D'après les renseignements du Dr Piotrowski, on trouve à proximité une espèce de remblai qui pourrait bien être un *castellum* romain.

Voici la liste des objets déposés à Łuck:

1) Des monnaies en argent, en grande partie très usées, dont le poids global s'élève à 395 gr. Celles qui sont mieux conservées permettent de reconnaître qu'il s'agit de pièces romaines du II^e s., surtout de monnaies de l'époque d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle etc.

2) Un vase d'argile à deux anses. Hauteur — 14·3 cm.; circonférence de la panse — 49 cm; diamètre du fond du vase — 7·5 cm. — diamètre de l'orifice — 9 cm. Argile jaune tirant sur le brun, exécution très peu soignée, forme irrégulière. C'est un produit protohistorique de l'industrie locale.

3) Un médaillon d'or, représentant l'empereur Jovien (393/4). Dimensions: diamètre — 9—9·1 cm.; largeur de la bordure — 2·3 cm.; longueur de la belière — 2·85 cm.; épaisseur du filigrane intérieur et extérieur de la bordure — environ 1 mm. Poids de la médaille 173 gr. L'or du médaillon et de la bordure est d'une couleur plutôt claire. L'état de conservation est en général satisfaisant, mais on aperçoit de petites parties usées sur l'avvers. La bordure est tordue et déformée sur le revers, mais l'ensemble ne souffre pas de cette déformation. Le bord de la bordure est fortement enfoncé dans le sens du centre du médaillon. Le médaillon se compose de deux parties distinctes, réunies seulement par le filigrane, c'est-à-dire du médaillon proprement dit et de la bordure. Le médaillon est en or fondu, tandis que la bordure est formée par une lame d'or en forme de cercle, sur laquelle sont appliqués des amandes, des granulations, de petites boules et le filigrane. L'exécution de la bordure est bien moins soignée que celle du médaillon.

Sur l'avvers du médaillon on aperçoit le portrait de l'empereur dont le relief est très bas. La tête se dessine franchement de profil, la main droite est levée, tandis que la gauche tient le globe impérial, surmonté d'une Victoire ailée avec une couronne dans les mains étendues. Les plis du vêtement de l'empereur sont schématiques et rigides; une boucle au bras droit. Les cheveux ramenés du sommet de la tête sur le front, sont surmontés d'un diadème formé de cercles, avec deux pendentifs au bout desquels on voit de petits globes sur la nuque. Les détails de la barbe sont à peine indiqués. L'oeil est rapproché de la racine du nez mais droit, l'oreille est d'une forme allongée. Légende: DN IOVIANUS PPERPAUG.



Au revers, l'empereur armé d'une lance et d'un bouclier, assis sur un trône reçoit foi et hommage d'une personne à genoux. Une Victoire s'élevant dans les airs se voit au second plan. Le personnage agenouillé dépose une couronne et un autre objet qu'il n'est pas possible de distinguer. Légende: GAUDIUMROMA—NORUM; dans l'exergue: CONSP.

Bordure. Avvers: de petits globes et des amandes qui alternent et se suivent, sont entourés d'un filigrane d'une assez forte épaisseur. Les granulations visibles sur la reproduction, forment des

cercles, mais non des rinceaux. Les amandes et les petits globes sont également décorés. Revers: lame d'or unie.

Bélière: filigrane appliqué sur la lame d'or.

L'empereur Jovien qui était originaire de Pannonie, n'a régné comme on sait que sept mois. Il est donc possible de fixer assez exactement la date du médaillon. Il a été frappé à Constantinople, probablement à la première Monnaie (*officina prima*), ainsi que l'indique la légende dans l'exergue sur le revers.

Le médaillon reproduit dans Cohen VI no 863, qui se trouvait autrefois au Cabinet des médailles à Paris, offre le plus d'a-



nalogie avec le nôtre. Le médaillon conservé à Paris n'avait cependant pas de bordure. On connaît une série de médailles de Jovien frappées dans d'autres métaux: ainsi en dehors de Cohen o. c., p. ex. le médaillon de bronze reproduit dans Kenner, Jahrb. d. Allerh. Kaiserhauses, XI, no 346. Comparé avec ces médailles et avec celles représentant Jovien, le médaillon trouvé en Volhynie apporte de nouveaux détails à l'iconographie de cet empereur (forme de l'oreille, de l'oeil, ligne du menton), de sorte qu'il est son meilleur portrait.

L'iconographie de la scène représentée sur le revers de la médaille (*proskynesis*) est connue et traditionnelle.

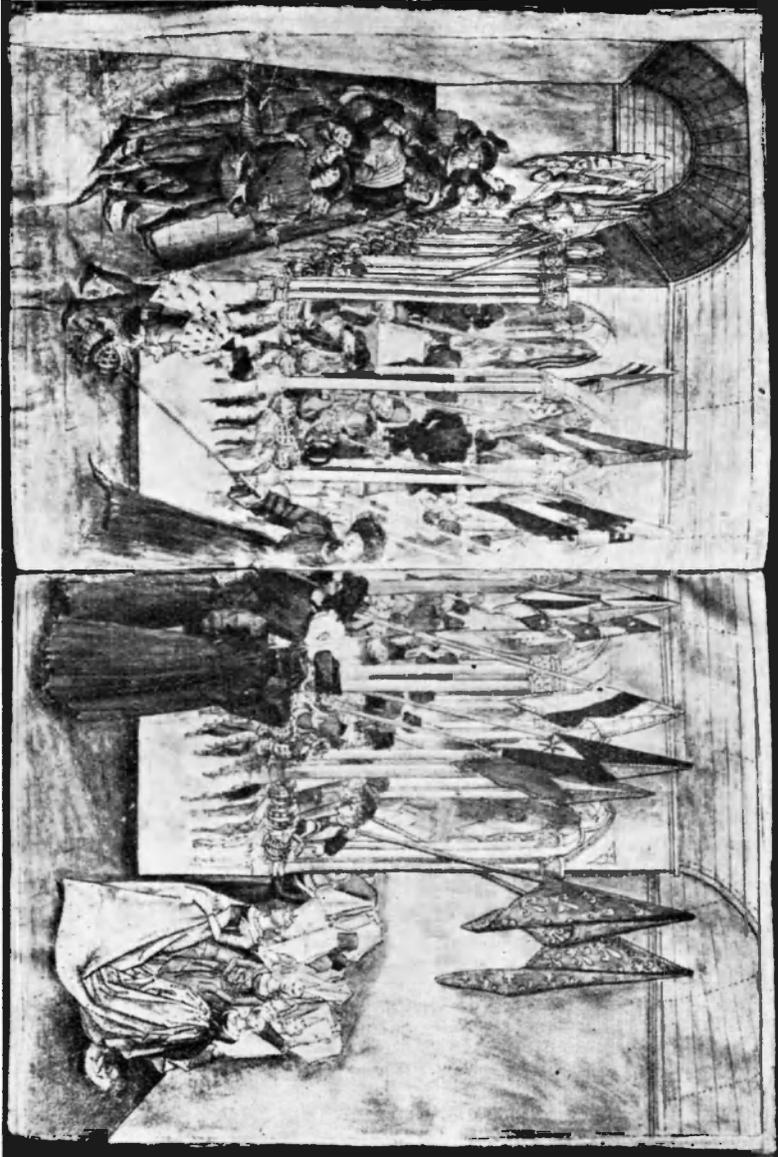
En ce qui concerne le côté artistique, nous trouvons des analogies avec notre médaillon dans ceux provenant de Szilagy-Somlyo (Kenner op. cit.). L'auteur se propose de revenir ultérieurement sur ces analogies. Les médaillons correspondant à ce type étaient des produits romains et les bordures étaient ajoutées par ceux qui les possédaient, de sorte que les premiers et les secondes ne dataient pas de la même époque. Les médaillons étaient exécutés dans le sud, tandis que les bordures étaient fabriquées dans d'autres conditions artistiques dans les provinces.

Si l'on veut tenir compte des circonstances dans lesquelles fut découvert le trésor et si l'on considère ses éléments (monnaies de l'empire d'Occident, médaillon du Bas-Empire, vases en argent, vase d'argile de provenance locale), on peut admettre qu'il date de l'époque de la migration des peuples. Ce trésor constitue un matériel important et nouveau dont profiteront les recherches concernant ce qu'on a appelé la question romaine en Pologne. L'auteur reviendra prochainement sur ce sujet, auquel il a l'intention de consacrer une monographie.

-
4. JAROSŁAWIECKA MARJA: **Le »Livre des tournois du roi René«.** **Manuscrit 3090 de la Bibliothèque des Princes Czartoryski à Cracovie.** Présenté le 14 mars 1929, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

C'est un manuscrit en parchemin, cousu de feuillets à huit pages chacun. Les pages ont à peu près 29 cm. de hauteur sur 22 cm. de large. La reliure est récente. D'après une note en dernière page »le livre a cinquante et cinq (!) feuilles (!) et histoires trente six«. Nous trouvons 26 histoires ou illustrations pareilles, parmi lesquelles il y en a 10 comprenant deux pages, circonstance qui explique le nombre de 36 dont parle la note. Le manuscrit en question appartenait déjà à la Bibliothèque Czartoryski à Puławy, peu d'années après la fondation de celle-ci. Une note à la page précédant le texte, nous renseigne sur ce sujet: »le manuscrit est à la maison Gothique, il a été envoyé par M. Pougeans, membre de l'Institut à Paris. — Isabelle Czartoryska«.

Le manuscrit est écrit sur une colonne, décorée d'initiales plutôt modestes. Les illustrations dans le texte sont des dessins à la



plume, colorés avec des couleurs d'aquarelle. L'auteur donne ci-dessous les titres abrégés des différentes scènes, en ayant soin de reproduire l'orthographe d'après le manuscrit:

1) le duc de bretagne appellant baille l'espée au Roy d'armes....

2) le Roy d'armes presente l'espée au duc de bourbon....

3) le Roy d'armes monstre audit duc de bourbon de huit blasons....

4) le Roy d'armes monstre aux quatre Juges diseurs les seigneurs appellant et deffendant et leur présent les lettres....

5) comment le Roy d'armes crie le tournoy....

6) la façon et manière du bacinet du cuir bouly et du timbre.

7) la manière et la façon de la curasse....

8) la forme et la manière des gardebras....

9) la façon et la manière des gantelles....

10) la façon et la manière de l'espée et de la masse.

11) la façon et maniere du sac pour mettre dedans.... le hourt.

12) histoire de hourt a lenvers.

13) » du » alendroit.

14) » de lacouverte du hourt.

15) les deux ducs de bretagne et de bourbon sont acheval armoyez....

16) la façon des lices....

17) histoire de l'antree de lun des seigneurs chiefs aulieu du tournoy....

18) histoire commant les seigneurs chiefs font de leurs blasons fenestres.

19) histoire de l'entrée des Juges.

20) » dun hayrault qui en brasse les quatre bannieres des quatre Juges diseurs.

21) histoire commant ils portent bannieres et timbres de-lappellant ou cloistre....

22) Une scène dans le cloître; les dames regardent les casques et les drapeaux.

23) Histoire de la façon de la venue du seigneur appellant et du seigneur deffenedant pour veoir sur les Rengs pour faire les seremens.

24) Hystoire commant les seigneurs appellant et le seigneur assembleront au tournoy.

25) Hystoire commant les tournoyers se vont batant par trop-peaulx.

26) Histoire commant la dame avec le chivalier ou escuier donnent et les iuges donnent le pris.

Ainsi que l'auteur a pu s'en rendre compte à la Bibliothèque Nationale à Paris, le manuscrit 3090 du Musée Czartoryski est une réplique ou une copie très fidèle du Ms. fr. 2695 et date de la même époque que celui-ci. Il lui est inférieur au point de vue technique, mais il est bien supérieur au Ms. fr. 2696. Le manuscrit de Cracovie est par conséquent le sixième et s'ajoute au groupe des Ms. fr. 2692—2696, auquel le Ms. 0.52 à Dresde ne se rattache que par son contenu. L'auteur insiste sur certains traits communs à toutes les illustrations des oeuvres littéraires du roi René, entre autres sur la compréhension approfondie du sujet, sur le choix très heureux des scènes illustrées, enfin sur le caractère »français« (pour suivre la définition de Chmelarz dans le Jahrbuch des Kaiserhauses XI) qui l'emporte sur le caractère bourguignon et flamand des artistes. Les traits en question peuvent provenir à son avis de René lui-même, lequel, comme il a dicté le texte du livre des tournois, a pu »dicter« également la composition des scènes à l'artiste, qui devait faire partie de l'entourage le plus proche du roi. D'après le Comte Paul Durrieu, cet artiste (qui a fait les miniatures du Ms. fr. 2695) n'était autre que Barthélemy de Clerc, l'auteur des miniatures dans le manuscrit de René d'Anjou »Coeur d'amour épris«. L'auteur des miniatures qui décorent l'exemplaire du Livre des tournois à Cracovie, a copié si minutieusement le manuscrit de Paris, que non seulement il a reproduit les compositions, mais aussi les profils des personnages. Il n'est possible de trouver des différences sensibles que dans l'aspect général des personnages et dans l'expression des figures. Dans les scènes qui représentent l'entrée dans la ville où avait lieu le tournoi, notre artiste a ajouté des paysages qui s'écartent des autres scènes, par le fait que les contours à la plume y font défaut. Ces détails permettront peut-être de définir avec plus d'exactitude le personnage de l'auteur du manuscrit de Cracovie.

5. KLINGER W.: **Przyczynek do rekonstrukcji fragmentów Tyrtajosa.**
(Contributions à la reconstruction de fragments de Tyrtée).
 Présenté dans la séance du 11 février 1929.

L'auteur examine la question de savoir qui a pu être l'auteur de la prédiction bien connue: ἀ φιλοχρηματία Σπάρταν χ'έλοι, ἄλλο δέ γ'οὐ δέν (texte établi par Wilamowitz), que Th. Bergk attribue à Tyrtée, non sans hésitations du reste. On n'ignore pas que cette opinion a été combattue par Ed. Meyer (Forschungen zur alt. Geschichte, I, 225—6) qui l'a qualifiée tout simplement de « sottise » et qu'elle a été rejetée également par Wilamowitz (Textgeschichte der griechischen Lyrik, p. 108), qui y aperçoit une preuve de « l'absence de sens critique chez les contemporains » (« moderne Unkritik »), aussi ne trouvons nous pas cette prédiction parmi les fragments de Tyrtée dans l'édition la plus récente des poètes lyriques grecs, publiée par E. Diehl. L'auteur se rend fort bien compte que ce vers ne nous est en général pas parvenu comme provenant de Tyrtée et que seuls certaines indications indirectes parlent en faveur de la supposition qu'il émane de ce poète. En effet, si on lui a attribué le vers en question, il faut en chercher l'explication dans le fait que dans un passage des « Excerpta » de Diodore au Vatican (Reliqu. VII 14, 5), il précède immédiatement une autre prédiction qui commence par les mots: ὧδε γὰρ ἀργυροτόζος ἄναξ ἐκάλεγος Ἐπόλλων...; or, comme Plutarque en cite également une partie et l'attribue à Tyrtée (Vita Lyc. 6: ὡς ποῦ Τυρταῖος ἐπιμέμηται), il est permis de supposer, comme le fait Bergk, que la première prédiction est sortie elle aussi de la plume de notre poète. L'auteur ne pense pas que Bergk mérite un blâme très sévère pour avoir émis cette supposition, car entre le premier vers où le poète menace Sparte de ruine à cause de sa cupidité et les vers suivants, dans lesquels il est question des bases sur lesquelles repose son organisation politique, on ne saurait trouver la moindre analogie en ce qui concerne le sens, de sorte que si l'on a rapproché ces fragments étrangers l'un à l'autre qu'on trouve chez Diodore, on a pu le faire soit en vertu de leur prétendu caractère de révélations divines (χρησμοί), soit en supposant qu'ils ont été tirés des écrits du même auteur. Quoi qu'il en soit, on ne saurait écarter la possibilité que Tyrtée

eût été l'auteur de la prédiction qui aperçoit dans la cupidité un danger pour Sparte, aussi l'auteur ne trouve-t-il nullement convainquants les arguments qu'Ed. Meyer oppose pour combattre cette hypothèse. Meyer admet en effet que le vers en question n'est qu'un proverbe qu'on trouve également chez les parémiographes, qu'il représente un »vaticinium ex eventu« dont l'origine ne peut remonter qu'au déclin du V^e siècle et qu'il s'explique par la répartition des biens à Sparte, après la guerre du Péloponèse qu'elle avait victorieusement menée. L'auteur fait observer que les recueils de proverbes grecs contiennent plus d'un texte emprunté à la littérature, aussi, comme personne ne doute qu'Homère n'ait été l'auteur des mots: εἰς οἰωνός ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πατρὸς (Il. M. 243) et que les mots: εἰς ἀνῆρ οὐ πῖνθ' ὄρα (Phoen. 743) ne soient d'Euripide, parce qu'on retrouve les uns et les autres chez les parémiographes, de même on ne doit pas nier que la prédiction en question ne puisse émaner directement de Tyrtée, uniquement parce qu'elle a fini par figurer dans un recueil de proverbes grecs. Mais il y a plus; l'époque de Lysandre n'était pas la seule où le régime politique de Sparte était en danger à cause de l'inégalité de la répartition des biens qu'avait entraînée l'accumulation des richesses dans ce pays, car de l'avis de l'auteur, les faits historiques mentionnés par Ed. Meyer lui-même, permettent de conclure à une autre période analogue qui coïncide avec l'époque où vivait Tyrtée et correspond au temps de la seconde guerre des Messéniens (vers 660—650 av. J. C.). Ed. Meyer fait remonter à la même époque le règne du roi Phéidon à Argos et il en fait même l'âme de la grande coalition dirigée contre Sparte dont, en dehors des Messéniens, les Piséens de l'Elide, les Orchoméniens de l'Arcadie et les Argéens, faisaient également partie. Nous savons que Phéidon a suivi le premier en Grèce, l'exemple des rois de Lydie, en faisant frapper de la monnaie d'argent dont le poids et la valeur étaient garantis par l'Etat. Cette innovation devait éveiller la méfiance de Sparte, d'abord parce qu'elle avait été inaugurée par un des chefs de la coalition dirigée contre elle, puis parce que l'intervention de cet agent nouveau dans la vie économique est toujours accompagnée de crises et de troubles sociaux, ainsi qu'Ed. Meyer l'a très bien expliqué lui-même. Lorsque l'argent devient cher et le taux des intérêts, élevé, presque tous les débiteurs peuvent facilement être

insolvables: de plus, les lois rigoureuses de l'époque garantissaient l'emprunt non seulement sur les biens, mais aussi sur »le corps« (ἐπι σώματι), c'est-à-dire sur la liberté personnelle du débiteur, de sorte que cet état de choses devait forcément le ruiner et entraîner la perte de ses droits de citoyen. Presque tous les paysans de l'Attique étaient grevés de dettes à la suite des conditions économiques dont nous venons de parler et ces charges auraient sans doute fait d'hommes libres des esclaves, si les audacieuses réformes de Solon n'avaient pas remédié au mal au dernier moment. L'auteur suppose que Sparte qui entretenait des rapports avec tout le monde grec vers la moitié du VI^e s. et qui prenait une part active aussi bien à l'expansion coloniale qu'au mouvement littéraire et artistique de l'époque, se trouvait dans une situation analogue. Il croit donc trouver une confirmation de cette supposition aussi bien dans les renseignements que nous possédons sur les discordes intestines menaçantes, auxquelles, comme on sait, Tyrtée voulait remédier, qu'en particulier dans le fait qu'Alcée, plus récent de plusieurs dizaines d'année que notre poète, fait prononcer précisément au Spartiate Aristodème (fragm. 101 Diehl) les mots: »l'argent — c'est l'homme«, (χρήματ' ἀνὴρ) qui exprimaient les tendances de l'époque. Tyrtée qui dans ses »chants de marche« et dans ses élégies de combat, s'efforçait de relever le moral des troupes et qui dans son »Eunomie« tâchait de raffermir les bases chancelantes de l'Etat, avait par conséquent des raisons suffisantes suivant l'auteur pour prendre position dans cette dernière oeuvre contre une innovation aussi dangereuse. La circonstance que la prédiction mentionnée cadre parfaitement et s'accorde fort bien avec un fragment incontestablement authentique de Tyrtée, provenant de l'»Eunomie« (frag. 2, Diehl), peut, suivant l'auteur, servir de preuve que le poète a réellement adressé des avertissements pour prévenir le danger. Voici le texte du fragment en question:

αὐτὸς γὰρ Κρονίων καλλιτσεφάνου πόσις Ἴφρας
 Ζεὺς Ἡρακλείδαις τήνδε δέδωκε πόλιν
 οἷσιν ἄμῃ προλιπόντες Ἐρινεὸν ἠνεμόεντα
 εὐρεῖν Πέλοπος νῆσον ἀφικόμεθα.

L'auteur admet que, quoique ce quatrain ne soit pas la continuation directe de la prédiction mentionnée (dans les poésies

élégiques, l'hexamètre ne peut pas suivre directement un autre hexamètre, vu qu'il n'en est pas séparé par un pentamètre), il n'en est pas moins un passage un peu plus éloigné, car on y trouve l'argument indispensable pour la motiver: rien, en dehors de la soif de l'argent, ne saurait vaincre Sparte, car Zeus lui-même en a confié la domination aux Héraclides. L'auteur ne cache pas à lui-même que le premier fragment porte l'empreinte du dialecte dorique, tandis que le second se distingue par un langage épique correct, mais il aperçoit dans cette inconséquence qu'offre la langue le résultat direct du fait établi par Wilamowitz, que l'oeuvre littéraire de Tyrtée n'a pas été publiée par les Alexandrins, de sorte que le texte de ses écrits qui ne s'appuyait pas sur une édition approuvée par des autorités, se modernisait peu à peu, quoique cette modernisation n'eût pas été partout la même. Il se rend compte également que de courts fragments tirés de différentes oeuvres, voire même empruntés à divers auteurs, peuvent s'accorder par hasard, lorsqu'ils revêtent la même forme métrique; il croit cependant qu'on peut exclure ici d'avance la concordance accidentelle de fragments absolument étrangers, parce qu'il est possible de prouver par ailleurs que les passages qu'il met en rapport dépendaient primitivement l'un de l'autre. Ainsi dans l'élegie de Solon »Aux Athéniens«, laquelle, comme l'a déjà pressenti Wilamowitz, s'inspire de l'Economie de Tyrtée, nous lisons au commencement de la partie parvenue jusqu'à nous, des paroles qui rappellent d'une manière frappante le passage reconstitué (v. 1—6):

Ἡμετέρα δὲ πόλις κατὰ μὲν Διὸς οὔποτε ὀλεῖται
 αἴσαν καὶ μακάρων θεῶν φρένας ἀθανάτων
 τοίη γὰρ μεγάθυμος ἐπίσκοπος ὀβριμοσπάρτη
 Παλλὰς Ἀθηναίη χεῖρας ὑπερθεῖν ἔχει·
 αὐτοὶ δὲ φθείρειν μεγάλην πόλιν ἀφραδίῃσιν
 ἄστοι βούλονται χρήμασι πειθόμενοι.

On s'aperçoit sans peine qu'aux paroles de la prédiction: ἄλλο δὲ γ'οὐδὲν (Σπάρτην χ'ἔλοι), correspond chez Solon: ἡμετέρα δὲ πόλις... οὔποτε ὀλεῖται, tandis que: ἡ φιλοχρηματία Σπάρτην χ'ἔλοι dans la prophétie, trouve un équivalent dans les mots de Solon: αὐτὰ δὲ φθείρειν μεγάλην πόλιν... ἄστοι βούλονται χρήμασι πειθόμενοι. Cette ressemblance devient encore plus frappante grâce à la circonstance

que les deux poètes rehaussent l'autorité de leur prédiction en faisant appel à des forces divines; en effet le poète spartiate en appelle à la volonté de Zeus, le divin ancêtre des Héraclides, tandis que l'Athénien se réclame de la protection d'Athéna, patronne de la cité. Le poète plus récent imite donc le poète plus ancien, néanmoins il s'agit là d'une imitation libre, où il adapte le motif emprunté aux idées admises dans son pays, aussi remplace-t-il Zeus par Athéna. Il n'écarte cependant pas tout à fait ce motif, car les mots: *κατά μὲν Διός; αἰῶν...* constituent de l'avis de l'auteur, un rudiment de la conception primitive. Après avoir mis en regard ces textes, l'auteur croit pouvoir affirmer en toute certitude que Solon avait eu sous les yeux le passage de Tyrtée tel qu'il vient de le reconstituer, en d'autres termes, que la prédiction dont il a été question n'est pas autre chose qu'un passage authentique de Tyrtée tiré de l'Eunomie et du fragment 2, voisin du premier. L'auteur constate que dans ses poésies, Tyrtée a non seulement touché au problème militaire et à celui de l'organisation politique, car il s'y est également occupé de questions économiques, aussi croit-il indiqué de se rallier à l'opinion de Wilamowitz, selon lequel notre poète aurait été un homme d'autorité et un homme d'État qui avait son propre programme politique. Il établit le fait que l'attitude hostile prise par Sparte dans la question relative à la circulation de la monnaie d'argent, était en partie l'oeuvre de Tyrtée qu'il rend responsable des conséquences très graves qu'elle entraîna dans la suite. La réduction du train de vie à Sparte, les relations avec l'étranger, limitées au »minimum«, la tendance à négliger la culture intellectuelle pour encourager exclusivement l'entraînement militaire, enfin l'aridité de la vie de l'esprit à une époque plus récente, étaient selon lui les suites de cette attitude.

-
6. KROKIEWICZ ADAM: *Nauka Epikura. (De Epicuri philosophia)*.
Présenté dans la séance du 18 février 1929.

Liber quattuor ex partibus constat, quarum prima Epicuri vita doctrina aetas in universum describuntur, tribus posterioribus canonica physica ethica proprie explicantur. Partes posteriores in suas quamque partes dividere placuit, in tres alteram, tertiam et quartam in quaternas. Libri argumentum hoc est:

Epicurus, Neoclis et Chaerestratae filius, Atheniensis Gargettius, cum Sami, in insula magno Pythagorae nomine insignita anno ante Christum natum trecentesimo quadragésimo primo natus a Pamphilo primis Platonicae disciplinae initiis imbutus esset, admodum puer, ut videtur, profectus est Teum, ubi in celeberrima Nausiphanis schola et de atomis Democriti et de dubitationibus Pyrrhonis audivit comperitque. Idem adulescens decem et octo annorum Athenas contendit, ut ephebi munera obiret, quo tempore bellum Lamiacum exarsit. Devictis Atheniensibus eorumque colonis Samo a Perdicca expulsis Neocles Colophonem emigravit. Huc non ita multo post ipse quoque se contulit Epicurus. Qui quamquam adversa fortuna premebatur, tantum aberat, ut a philosophia descisceret, ut anno trecentesimo decimo vel paulo ante Mytilenis docere inciperet. Tum Iampsacum venit, unde plurimis iisdemque fidelissimis amicis ac discipulis comparatis anno trecentesimo sexto Athenas reversus in urbe omni artium et litterarum genere non minus quam multis et variis calamitatibus affluente scholae, quam ipse condidit, usque ad extremam vitam praefuit. Mortuus est anno circiter ducentesimo septuagesimo. Quod autem Epicurus prorsus recusavit, ne ullius philosophi se umquam auditorem aut discipulum fuisse concederet, id illi non opprobrio dari, sed ita intellegi oportet, ut compluribus iisque gravissimis post bellum Lamiacum annis nullo se omnino magistro nisi summo vitae labore usum tandem ad veritatem ipsum perrupisse contenderit. Qui quanta animi magnitudine fuerit, cum ex aliis permultis rebus, tum inde facile perspici potest, quod quamvis humili loco aegrisque parentibus ortus adversa valetudine usque laboraret, et libros conscripsit plurimos et morte imminente Metrodori potius liberis, quam sibi consuluit et iam extremo spiritu discipulos praeceptorum memores esse iussit. Scilicet praecepta Epicuri, quae quam vera essent, ipse experiendo cognovit, non mediocriter abhorrebant ab iis, quae alii philosophi in dialecticorum officina procudere ac fabricari animum induxerunt. Epicurus quidem artem dialecticam ut supervacaneam atque adeo fallacem repudiavit ideoque vehementer ab eius patronis impugnatus est. Ceterum doctrina, cuius auctor exstitit, artissime cohaerebat cum rebus ab aequalibus gestis atque duobus tunc temporis longe potentissimis divinitatis humanae cultibus impetibusque, quam alii, ut ita dicam, carnali, spirituali alii dignitate effici opinabantur.

Philosophia Epicuri euangelicam quandam vim ac potestatem spirat. Etenim vir praestantissimus nihil praetermisit, quin hominibus persuaderet ad summam quemque felicitatem a natura procreatum esse neque quemquam nisi ignaviae aut stultae cupiditatis culpa infelicem manere obstrictum, tum vero quibus rebus genuina magnitudo humana contineretur, in lucem proferret, denique sapientem, qui quoniam ab omni servitute perquam purus divina beatitudine et serenitate frueretur, quasi deus inter homines (*θεός ἐν ἀνθρώποις* cf. Diog. Laert. X. 135, Us. Ep. p. 66) viveret, eximiis laudibus cumlaret praedicaretque. Primae igitur partis summa in eo versatur, ut appareat, quantopere philosophi nostri vita doctrina aetas inter se conectantur.

Epicurus, id quod et Diogenes Laertius et alii scriptores testantur, artem dialecticam, cum physicis simplicia vocabula satisfacerent (cf. Diog. Laert. X. 31, Us. Ep. p. 371), aspernatus philosophiam suam in duas partes capitales divisit, alteram physicam, ethicam alteram. Nihilo minus, quo erat ingenii acumine, peculiarem veri investigandi rationem instituit, quam naturalis cognitionis disciplinam potissimum vocaveris. Hanc ille quia proprio eodemque nobilissimo volumine *Περὶ κριτηρίου ἢ Κανόν* inscripto exponendam curavit, canonica ipsa quoque appellata est partemque propriam, enarrationis dumtaxat, non ipsius philosophiae effecit, physicae enim eius parti principi usque adiuncta esse perhibetur. Canonica Epicuri sic fere paucis absolvi potest:

Homines extrinsecus ita compelluntur et commoventur, ut in iis sensus (*αἰσθήσεις*) variique simul affectus (*πάθη*) nasci, nati interire non desistant, Quibus e sensibus anticipationes (*προλήψεις*), memoria illae quidem munitae (*πρόληψις . . . μνήμη τοῦ πολλάκις ἔξωθεν φανέντος*; cf. Diog. Laert. X. 33, Us. Ep. p. 372), sponte oriuntur. Hae vocabulorum, quae ipsa quoque certis rebus excitata ultro existant ac peculiarem naturae humanae functionem facultatemque expriment, primas atque adeo apertas notiones efficiunt. Cunctis vero cum sensibus et affectibus caducis tum vocabulis et memoria fretis firmatisque anticipationibus conscientia quaedam naturalis, id est ab ipsa natura hominibus imposita et impacta, continetur. Quam ob vim et necessitatem Epicurus sensus affectus anticipationes, ut quae sponte orerentur, veritatis criteria esse sibi persuasit. Iam ad differentiam procedimus, quae est inter sensus et animum. Etenim sensus qui dicuntur (*αἰσθήσεις*-

αἰσθητήρια), fungi tantum et percipere, animus (*νοῦς*) non solum percipere, sed etiam ratiocinari et agere potest. Itaque Epicurus animum, quatenus ageret, rationem (*λόγον*), quatenus perciperet, mentem (*διάνοιαν*) vocare solitus est. Fungentis vel patientis animi non secus atque sensuum perceptiones criterii locum obtinere patet. Iure igitur Epicurus omnes sive animi sive sensuum perceptiones communi *φανταστικῶν ἐπιβολῶν* appellatione designavit, cum ipsas animi perceptiones (*φανταστικᾶς*) *ἐπιβολὰς τῆς διανοίας* proprie appellaret. Exempli causa afferri possunt, quae in philosophi epistula prima leguntur scripta: ...*τὰς παρούσας ἐπιβολὰς εἶτε διανοίας εἶθ' ὅτου δήποτε τῶν κριτηρίων...* (= *αἰσθητηρίων*; cf. Diog. Laert. X. 38, Us. Ep. p. 5).

Sed priusquam alteram canonicae partem aggrediamur, considerandum est, quonam pacto illas perceptiones confici putemus. Epicurus igitur docuit omnes res veras ex atomis conciliari suasque item ex atomis conciliatas imagines seu simulacra (*τύπους, εἰδῶλα*) perpetuo summa celeritate dimittere. Quae simulacra quoniam quamvis tenuia et subtilia essent, cum diutius quam ea, a quibus profecta forent, corpora manere tum quoquo modo impedita facillime commutari posse. Quin etiam esse, quae nullis certis rebus remissa sponte nascerentur, aut rebus ab alienigenis profecta in unum postea compacta coalescerent et homines verbi gratia Centaurorum imaginibus fallerent. Omnibus vero animos sensusque humanos ita commoveri, ut perceptiones evaderent, quae compellentibus simulacris prorsus congruerent convenirentque. Haec ille quia praeceperat, animadverterunt viri docti fieri posse, ut cum perceptiones simulacra mutata non mutata compacta sponte coorta nullo discrimine exprimerent, earum vi et perspicuitate homines deciperentur neque omnino haberent, qua ratione mendaces a genuinis rerum nuntiis discernent. Quare quod Epicurus omnes perceptiones veras esse dixit, id falsum esse atque adeo certissimum canonicae vel potius totius doctrinae fundamentum re proprius inspecta mirum quantum debile et putre reperiri arguerunt. Qua in re philosophus noster nescio an non aequis iudicibus usus sit. Nam primum quidem attendendum erat singulis simulacris solum animum commoveri quire, sensus subtilitate et mobilitate multo inferiores nisi compluribus iisque unigenis et continuo agmine penetrantibus commoveri nequire. Iam apparet perceptiones sensibiles se rerum, non umbrarum nuntias esse ipsas

probare, quandoquidem umbras necessaria simillimarum imaginum copia carere consentaneum est. Scilicet Epicurus consulto se in canonica constituenda ad sensuum solas perceptiones (*αἰσθήσεις, φαντασίαι*) limavit, quo effecit, ut a compactis sponteque coortis simulacris evaderet. Premebant tamen mutata. Etenim turris aliqua quattuor extracta parietibus e longinquo rotunda aut remus immersus in aquam fractus videbatur esse, quod quadrata turris simulacra aere et itinere obtunderentur, frangerentur aqua simulacra remi directa. Itaque Epicurus iterum se continuit artosque expectationis (*τὸ προσμένον*) et confirmationis (*τὴν ἐπιμαρτύρησιν*) terminos providit. Monuit enim, ne quis praepropere iudicaret neve priusquam, qualis verbi gratia turris esset, e propinquo certior fieret, eam rotundam esse temere asseveraret. Atque hoc quidem constat totius doctrinae fundamentum cum iis ipsis sensibus confirmatis tum eo contineri, quod Epicurus sibi persuasit nihil omnino a hominibus mente aut sensibus nisi simulacris commoventibus, quae perceptiones fidelissime exprimerent effingerentque, percipi posse. Neque dubium est, quin ille solam propter hanc fidem cunctas perceptiones veras esse praedicaverit, id quod Diogenes Laertius testatur, cum in Canonis summario haec ex philosophi sententia commemorat: *τά τε τῶν μαινομένων φαντάσματα καὶ τὰ κατ' ὄναρ ἀληθῆ, κινεῖ γάρ τὸ δὲ μὴ ὄν οὐ κινεῖ* (cf. Diog. Laert. X. 32, Us. Ep. p. 372). Etenim Epicurus existimabat non perceptionibus, sed levibus animi iudiciis homines falli, qui simulacra, quibus quamque seu mentis seu sensuum perceptionem confici oporteret, necessario integra esse aut certis tantummodo rebus nuntiandis indicandisque inservire inconsultius opinarentur.

Altera canonicae pars a confirmatis sensuum perceptionibus incipit. Quodsi priorem eius partem prolepticam potissimum vocaveris, posteriorem ex cognitionibus, quae *ἐπίνοιαι* dicuntur, epinoeticam appellari licet, cognitionibus enim haec simili modo atque anticipationibus illa terminatur. Nempe Epicurus, postquam diligentius quomodo anticipationes nascerentur, investigavit easque e sensibus secundum incidentiam (*περίπτωσιν*) et proportionem (*ἀναλογίαν*) et similitudinem (*ὁμοιότητα*) et compositionem (*σύνθεσιν*) sponte oriri perspexit, eandem formam atque rationem in cognitionibus procudendis adhibuit. Sic etiam titulus, qui est *Κανών*, nullo fere negotio explicatur, nam prior canonicae pars sensibus et affectibus a fronte, anticipationibus a tergo terminata certis-

simam quandam regulam efficit partis posterioris, quae cognitionibus prospicit consulitque. Et quattuor quasi gradus Epicureae, quae dicitur, inductionis vel transitionis distincti occurrunt; *περίπτωσις* atque *ιστορία*. id est sua cuiusque experientia aliorum usu et communicationibus adaucta, quam sensus confirmataeque rerum apertarum perceptiones efficiant; *ἀναλογία*. id est accurata eorum, quae rebus iam ante exploratis modo coniuncta (*συμβεβηκότα*) modo eventa (*συμπτώματα*) sint, consideratio et proportio; *ὁμοιότης*, id est proprietatis et notae, quae rebus ita coniuncta exstet, ut unius eiusdemque eas generis finibus restringat, seu similitudinis generalis determinatio; denique *σύνθεσις*. id est compositio notae vel coniuncti generalis cum ceteris tamquam latioribus rerum coniunctis instituta. Quae inductio qualis sit, nescio an optime hominum exemplo demonstrari possit. Ac primum quidem multi iique quamvis diversi homines et indagantur et inter se comparantur, deinde coniuncta atque eventa humana enucleate expediuntur, tum communis hominum loquendi ratiocinandique proprietates peculiaris constituitur, postremo homo animal loquela et ratione praeditum (*ζῶον λογικόν*) esse affirmatur. Animalis autem vocabulo ceterae, quas non ita multo ante latiores dixi, hominum proprietates coniunctae obsignantur. Hae quo facilius resignari, resignatae perspicui possint, homines cum ceteris animalibus, velut equis gallis reliquis omnibus iterum comparantur, quo facto homines equi galli reliqua omnia animalia secundum incidentiam et proportionem et similitudinem et compositionem corpora viva sive animata (*σώματα μετ' ἐμφυχίας*) esse reperiuntur. At obstat corporis vocabulum. Itaque tertium homines equi galli reliqua omnia animalia cum corporibus exanimis, velut olivis silicibus ceteris comparantur, quo facto homines equi galli olivae silices reliqua omnia corpora secundum incidentiam et proportionem et similitudinem et compositionem aliquid, quod magnitudinem figuram resistantiam pondus habeat (cf. Sext. Adv. math. X. 240, Us. Ep. p. 196. . . . *ἐπειδὴν λέγει ὁ Ἐπίκουρος τὸ σῶμα νοεῖν κατ' ἐπισύνθεσιν μεγέθους καὶ σχήματος καὶ ἀντιτυπίας καὶ βάρους*), esse in universum cognoscuntur. Sic conficitur cognitio naturae humanae, quae compositione omnium coniunctorum constat, loquela rationisque indolis animae magnitudinis figurae resistantiae ponderis. Omnibus his facultatibus proprietatibusque unum quemque hominem praeditum esse necesse est, qui aliter homo non sit futurus. Quae natura vim

(*δύναμιν*) aliquam et eam finitam, vim, inquam, item finita potestate (*ἐνεργεία*) sive eventorum varietate et pollentem et quasi in ea apparentem praestat. Praeterea considerandum est eam quodammodo apparere et evenire debere certamque naturam certis in condicionibus nisi sua eventa non subire. Ne vero omnia necessitate gerantur, id prohibet, quod eventorum series ac consecutio libera et quidem ita comparata exstat, ut si qua natura eligere possit, arbitrio et voluntati, si non possit, fortunae et casui campus aperiatur. Nihilo minus hic tam latus libertatis campus firmissimis generalium eventorum saepibus iam ex aeternitate circumdari solet. Quid? Ut homines non mediocriter robore inter se differant et admodum variis cibus alantur, vix quemquam ferrei arietis modo muros discutere aut faeno vesci concedemus. Eventa autem generalia non secus ac coniuncta inductione Epicurea secundum incidentiam et proportionem et similitudinem et compositionem inveniuntur. praeterquam quod accidentia, non coniuncta principem locum obtinent. Generalibus vero et coniunctis et eventis perspectis liquida eademque plena cognitio (*ἐπίνοια*) evadit, quae quod ad homines spectat, ita fere describi potest: Homo est aliquid, cui loquelae rationisque indoles anima magnitudo figura resistentia pondus coniuncta sint, cui morbi vulnera senectus cetera evenire soleant, quod nasci morique debeat. Qui cognitiones calleat, eum ab omni errandi periculo tutum idonea verba coniungere verissimaque iudicia prouuntiare consentaneum est. Iam apparet artem dialecticam reapse supervacaneam, ne dicam inanem, esse.

Inductionis et scientiae Epicureae fontem terrestrium, quae accurate explorari et explicari possint, rerum cognitionibus contineri patet. Quod autem res quaedam apertae, sicut sidera caelestia, quales sint quibusque modis gerantur, e propinquo perspicere non possunt, tribus ad eas transitionem Epicurus munire praeceptis animum induxit: Admonuit, ut earum intelligentia similitudine, quam cum certis rebus terrestribus haberent, diligentissime reputata niteretur, ne quid res ante exploratae refragarentur (*οὐκ ἀντιμαρτύρησις*), ne quis denique e pluribus rationibus aequè idoneis, quibus explicarentur, unam ad suum arbitrium amplecti, ceteras temere repudiare auderet. Hic expressum scepticorum cohibitionis vestigium offendimus et quidem devictae, nam rationes Epicureae ad res, quae e propinquo explorari non possint, perti-

nentes numero finitae eademque notae sunt. Adde quod illa inductio res, quae soli menti occurrant et appareant, verbi causa sancta deorum corpora aggreditur, quin etiam in motuum varietate mundique ordine intellegendo occupata atomos atque inane enucleat. Quae omnia cum signis eorumque generibus artissime cohaerent. Atque ut signa (*σημεία*) in libro meo plenius descripta inveniantur, cum admodum involutam quaestionem habeant neque ad universam Epicuri doctrinam adumbrandam necessaria sint, sane illa huius scriptionis propter angustias praetermittere licet. Contra hoc praedicari oportet certam terrestrium rerum scientiam, quoniam una quaque transitione tamquam de integro perlustretur et augeatur, ad extremum in finitae, ut ita dicam, dynamicae atque energeticae varietatis, quam spatio infinita omnium rerum summa praestet, scientiam verti. Nam scientia et inductio in constantissimis proprietatibus communibus, quae Graecae *κοινότητες ἀκίνητοι* vocari solent, cognoscendis versatur. Has, quamvis uni cuique rei singulari coniunctae essent, nisi luculenta illa similitudinis ratione (*τῷ κατὰ τὴν ὁμοιότητα τρόπῳ*) adhibita nequaquam perspicui posse Epicureis persuasum erat. Ad quas proprietates generales detegendas, cum in una quaque re singulari abditae laterent, vix infinita rerum multitudine opus esse. Immo non ita multas sufficere, dummodo satis variae eademque idoneae forent, quibus inter se comparatis peculiaribusque proprietatibus remotis aeternae illae communitates apparerent et emerent. Ne quis vero dubitet, quin ea, quam adumbravimus, inductio ab ipso Epicuro manaverit, operae pretium erit clausulae loco, ut cetera omittam, haec affere, quae apud Diogenem Laertium in summa Canonis exponenda ita scripta occurrunt:....*ὄθεν καὶ περὶ τῶν ἀδήλων ἀπὸ τῶν φαινομένων χρὴ σημειοῦσθαι καὶ γὰρ καὶ ἐπίνοιαί πᾶσαι ἀπὸ τῶν αἰσθήσεων γεγόνασιν κατὰ τε περίπτωσιν καὶ ἀναλογίαν καὶ ὁμοιότητα καὶ σύνθεσιν, συμβαλλομένου τι καὶ τοῦ λογισμοῦ* (cf. Diog. Laert. X. 32, Us. Ep. p. 371).

Canonica absoluta physicam philosophiae Epicuri partem summam enarrari decet. Ac primum quidem illud monendum videtur unam quamque atomum finita e multitudine particularum, quae solis in atomis conciliatae stipataeque maneant, iam ex infinito tempore constare. Quae particulae minimae (*πέρατα*) eodem cunctae filo praeditae, ut ipsae propriis particulis prorsus careant, certissimam cuiusque atomi magnitudinem efficiunt. Adeo aliae

atomi maiores, minores aliae sunt. Haec varietas firmissimis finibus ita cohibetur, ut tenuissimae atomi verbi gratia tribus, tredecim particulis maximae abundant. Simili ratione atomorum cum ponderis tum formae varietas utrimque temperatur. Iam apparet suam quamque atomum magnitudinem, suam figuram, suum denique pondus ac communem vel potius aequam resistantiam habere, quibus proprietatibus coniunctis aeterna atque immutabilis earum conficiatur natura (v. s.). Generale vero atomorum eventum motu, quem in inani continenter exercent, continetur. Hic item finitam habet varietatem seu duas, ut ita dicam, formas primarias, cadendi scilicet et declinandi. Atque quod Epicurus atomos in inani cadere et declinare docuit, id ille non propter infinitum inane, sed propter finitas atomos praecepit, quae facere non possent, quin summis imis transversis partibus auferentur (cf. e. g. Lucr. II. 488 Diels). Praeterea quo facilius physica philosophi perspiciantur, duas expedit quasi areas distingui, alteram coniunctorum quae simul sint semper ac certissimam cuiusquae rei naturam efficiant dynamicam, alteram energeticam accidentium quae rebus alia post alia contingere et evenire pergant. Haec quantopere cum tempore colligentur, vel ex eo facile colligi potest, quod Epicurus tempus eventorum eventum (*σύμπτωμα συμπτωμάτων*) esse asseveravit. Sed redeamus ad areas nostras. Etenim qua quaeque atomus vi in dinamica polleat, aequa potestate eandem in energetica area pollere necesse est. Velut ponderis vim cadendi potestas vel potius id, quod atomus re vera cadit, exprimit. Quodsi atomus nihil amplius nisi caderet, ceterae eius proprietates coniunctae nullum plane locum aut eventum in energetica area obtinerent, id quod nequaquam fieri potest. Itaque Epicurus clinamen, quod reliquas illas proprietates sustineret, excogitavit atque instituit. Scilicet ad eam sententiam adductus est, ut verbi causa magnitudinem figuramve non geometricam, sed physicam quandam vim habere ratus geometricos atque adeo mathematicos non minus quam dialecticos despiceret falsaque praecipere argueret.

Et quoniam atomi de recta cadendi regione declinant, concurrere collidique eas necesse est, unde tertia atomorum motus forma nascitur, non intus illa quidem orta, sed extrinsecus allata et imposita. Idoneis atomis consilia et corpora aperta effici satis inter omnes constat. Quae corpora cum potestates haberent, quales ipsae atomi non praestarent, Epicurus atomis cum elementis,

earum cum verbis comparatis consiliis non elementis magis singulis, quam singulis atomis dynamicè proprietates inesse docebat, quas ex his corpora, verba ex illis composita sola exhiberent. Quodsi atomi aeternae eademque immutabiles manent, licet numero sint infinitae finitam tamen magnitudinis formae ponderis varietatem praestant, non omnes denique omni modo cum omnibus conciliari, conciliatae corpora aperta procreare possunt, in infinita earum multitudine finitum formarum generalium, quae item constantes immutabiles aeternae sint quaeque ad cunctas res genitas pertineant, numerum dynamicè latere consentaneum est. Accedit, ut has formas in infinita omnium rerum summa innumerabilibus figuris corporibusque compositis semper easdem constare neque ullam omnino rem novam recipere oporteat. Iam celeberrimae illius aequilibratae vel aequabilis distributionis, quam *ισορομίαν* appellavit Epicurus, physicum fundamentum apparet. Neque id praetermitti debet, quod de philosophi sententia atomi corpora composita ita efficiunt, ut aliae cum aliis etiam atque etiam commutentur eiusque commutationis duae exstent rationes, altera perfecta, cum eae, quae accedant, numero et natura perquam pares sint eis, quae decedant, non perfecta altera, cum initio plures accedere, quam decedere, deinde pares accedere et decedere, postremo plures decedere, quam accedere soleant. Corpora, quae priorem atomorum commutationem habeant, perfecta esse eademque aeterna vigere, quae posteriorem rationem sortita initio incrementa sumant, deinde aetate floreat, postremo senescant et intereant, neque perfecta neque immortalia esse facile intellegitur. Itaque in infinita omnium rerum summa singulis formis generalibus, quas dynamicas diximus, bina innumerabilium corporum compositorum, immortalium scilicet et mortalium, genera, quae nescio an potissimum energetica vocentur, conveniunt continguntque. Maximi quidem corporis compositi forma est forma verbi causa mundana. Haec adeo in infinita omnium rerum summa valet vigetque, ut et innumerabiles mundos caducos et innumerabilia intermundia aeterna sustineat. Simili ratione dinamica forma generalis, quae infinita mortalium hominum multitudine in caducis mundis affluit, altera tanta deorum immortalium copia in aeternis intermundiis abundat. Quibus exemplis rem satis explanasse mihi videor. Restat, ut commemorem atomorum commutationem, quae quanti facienda esset, supra ostendi, maximorum corporum

compositorum, mundorum dico et intermundiorum vertigiuibus (*δίνοικ*) temperari. Atque patet infinitam omnium rerum summam Epicuream innumerabilibus mundis caducis, ubi homines, et innumerabilibus intermundiis aeternis, ubi dei versentur, contineri, utrisque alternis distinctis et in immenso quodam atomorum, quae liberae ferantur, turbine seu potius chao collocatis.

Quae Epicurus de diis professus est, talia sunt, ut perinde ac quae de hominibus disputavit, propriam partem efficiant eorum, quae ille de animalibus in universum exposuit. Etenim dii iisdem atque homines coniunctis praediti sunt, quibus quia summa felicitas cum aeternitate annumerantur, naturam divinam, quae omnibus proprietatibus generalibus conficiatur, non mediocriter a natura humana differre apertum est. Rursus rationis et loquelae indole, qua homines excellent, animalia carent, cum cetera coniuncta, animam resistantiam magnitudinem figuram pondus, cum hominibus habeant communia. Homines autem ex anima animoque et corpore constant. Quae anima cum perquam minutis levibus rotundis atomis efficiatur, haud idonea est, quae convenientem figuram aptamque motuum concordiam ipsa per se obtineat. Nimirum corpore multo maioribus iisque inter se cohaerentibus atomis contexto cohibetur et conformatur, quare eam corpore egressam necessarioque isto quasi tegmine indigentem e vestigio perire atque adeo in leves rotundasque atomos dissipari necesse est. Et quoniam homines latiore, ut ita dicam, atomorum commutationem sortiti sunt, iidem multo latoribus, quam verbi causa dii, cum vitae degendae tum quas ferre queant, sive corporis sive animae animique perturbationum finibus utuntur. Velut mortales dolere et peccare possunt, immortales quin ab omni vitio puri summa beatitudine fruuntur, facere non possunt. Insigne igitur exemplum dii ad imitandum proponunt ostenduntque, felicitatem et animi perfectionem qua potissimum via mortales assequi queant, haec enim licet aeterna certa una constituta sit, inire eam homines a natura voluptatis praemio et doloris noxa instigantur fortasse, sed nequaquam coguntur. Neque tamen ii ita liberi sunt, ut generales libertatis humanae fines, in quibus quisque teneantur inclusi, voluntate et facinoribus perrumpant perfringantque. Immo vero, quamquam propter atomorum clinamen suo arbitrio movent et volunt, nihil perficere aut etiam desiderare possunt, nisi quod in infinita omnium rerum summa semper a ho-

minibus perfici et desiderari soleat. Epicurus res finitas fati necessitate exsolvit, sed ita, ut animi libertatem ac voluntatem in sola eligendi facultate et ratione versantem faceret. Contra infinitam omnium rerum summam, quae ab omni mutatione plane abhorreret, necessitati addixit, quandoquidem persuasum ei erat mutationem nisi in rebus finitis, verbi causa mundis intermundiis diis hominibus, non apparere. Sed haec hactenus. Nunc videamus, qualem ille in ethicis se praestiterit.

In ethica philosophiae suae parte Epicurus generali naturae humanae, quae ad mores pertineret, cognoscendae et describendae operam navavit. Id ille quia sic instituit, ut perinde atque in physica philosophiae parte canonicam rationem sequeretur, ethica et physica mirum quantum secum consentiunt. Atque animam quidem, quam homines cum animalibus habeant communem, communis voluptatis et doloris percipiendi facultas, rationis vero indolem, qua soli homines praediti inveniuntur, peculiare eorum felicitatis et adipiscendae et in posterum tuendae studium sustinet. Haec tantopere rerum suarum amans natura finita est et item finitam eventorum varietatem recipit exhibetque, varietatem, inquam, duabus rebus contrariis determinatam, crudelitate atque benignitate, vel amicitia Epicurea. Quae doctrina cum iis conspirat, quae vir praestantissimus de naturalibus iisque necessariis corporis et animi cupiditatibus humanis exposuit. Etenim corporis naturales et necessarias cupiditates eo contineri, ne homines esurirent sitirent frigore temptarentur, animum una genuinae rationis atque nisus, quo penitus in naturae arcana penetraret et verum assequeretur, naturali et necessaria cupiditate ardere. Quibus homines cupiditatibus et praecipue nobilissimo illi animi desiderio si satisfacissent, fieri non posse, quin beati et animo liberi vitam quandam divinam agerent; si minus, quin propter nimium corporis amorem rationi non vacantes falsis opinionibus obstricti atque avaritiae ignaviae stultissimae cuique libidini turpissime dediti miserrimam servitutem tandem in ipsa morte deponerent. Itaque Epicurus altera a parte sapientis, qui naturae beneficia grato, si quisquam, animo acciperet summaque in amicos benignitate et iustitia in omnes esset, beatam vitam rationem scientiam libertatem virtutem dignitatem genuinam eandemque honestam sui curam instruxit, a parte altera hominis admodum stulti, qui turpi eodemque immani corporis studio occaecatus

in summa externarum rerum abundantia deos mortem dolorem egestatem semper timere necesse haberet, servitutem perpetuam superbas molestias scelerosam crudelitatem malam conscientiam conguessit. His ille rebus vicissitudines vitae humanae utrimque terminari sibi persuasit. Quos extra fines generales cum nemo egredi quiret, utrum intra eos recta eademque felici via procederet, an deflecteret, inde pendere docebat, veramne esset scientiam assecutus necne. Nam hominem verae scientiae expertem tamquam navem fluctibus iactatam fortunae ex auris pendere, externis rebus compulsam modo ingenuum modo sordidum atque adeo scelestum se praebere, indignum denique esse, cui confideres. Fidem admirationem amicitiam solum sapientem mereri.

Quibus constitutis Epicurus cum stultae mortalium ignorantiae et inopiae quam celerrime mederi animum induxisset, notissimis illis praeceptorum quadrigis, quae *τετραφάρμακος* vocatur, in homines miseros atque etiam mala avidissimi corporis mancipia inductus admonuit, ne aut deos aut mortem aut egestatem aut dolorem pertimescerent, quandoquidem felices non felices prorsus ipsorum, non immortalium opera fierent, mortui desinerent esse neque omnino leti metus nisi ex ingrata brutae carnis aviditate nasceretur, optima quaeque et re vera ad vitam beate agendam necessaria levissimo negotio comparari possent, quibus denique dolores summa animi liberi et genuina scientia imbuti laetitia ac serenitate superari deberent. Quodsi vir praestantissimus, cum homines facere nequire, quin sui honores opes laudes morte conculcarentur, aut deos omni virtutum genere florere neque ullam mortalium curam habere contenderet, inanem superbiam acerbissime castigavit, veram dignitatem et magnitudinem humanam in eo constare ostendit, ut rationem exercerent carnisque cupiditatibus temperatis ipsi per se sapientes liberi beati existerent. Quid quod sua doctrina mortalium salutem contineri existimavit? Nam homines, quia propter terrae totiusque mundi aetatem iam proVectiorem victus inopia laborare coepissent, fame ac frigore maxime commotos eam operam vitae excolendae dedisse asseveravit, ut artibus et corporis potius commodis, quam moribus prospicerent. Quare artibus praeter necessitatem, immo praeter rationem excultis et novis cupiditatibus coortis saevissimis eos bellis vexari, quin etiam summum periculum impendere, ne si mores et rationem neglegere vanisque imbecillitatis somniis inservire

pergerent, discordiis atque odiis distracti a pernicie non iam revocari quirent. Quae ille haud scio an suae aetatis calamitatibus affectus ita monuerit. Nihilo setius philosophia, quam protulerat, cum cultus humanitatisque naturale ac necessarium quoddam fastigium effici tum emendari posse corruptos mores hominum putabat, qui ipsorum sceleribus leges ferre coacti iis neque ab iniuriis satis defenderentur et aegerrime uterentur. Epicurus legibus obsequium atque officium praestabat, illis eversis hominum, quippe qui non solum suarum, sed etiam alienarum rerum cupidissimi forent, societatem servari posse negabat, iustitiae ulciscendae, quoniam nullos vindices immortales haberet, ut mortales diligentissime consulerent, etiam atque etiam cohortabatur, facere tamen non poterat, quin his tam severis poenis et institutis expressa hominum malitiae signa contineri intellegeret. Quare dubiam et precariam, quae solis legibus niteretur, communis vitae artem cum optima eademque certissima eius ratione, quae in animi libertate et moribus re vera excultis, in amicitia dico et mutua benignitate constaret, commutare studebat. Praeterea de philosophi nostri sententia duae contrariae rerum humanarum figurae exstant, altera, quam mutua invidia atque bellum omnium contra omnes, altera, quam mutuuum auxilium atque caritas efficiant, pariter rata utraque. Quodsi deorum aut naturae ne minime quidem interest, utrum hoc in mundo mortales omni virtutum genere floreat, an flagitia flagitiis cumulent, recte agere nostra sola refert idque, ut praetermittam animi perfectionem, ob cottidianae commoda securitatis, ad quam comparandam et confirmandam Epicuri philosophia vel plurimum conferre valereque videtur.

Haec philosophia quantopere et ad communem et ad privatam vitam pertineat, quo facilius perspiciamus, etiam ea consideranda sunt, quae Epicurus de voluptate ita fere disputavit: Etenim beatissimum et acerbissimum cuiusque hominis statum cum certis atomorum, quae intus versarentur, concordibus ac discordibus motibus penitus cohaerere. Abundare autem animalia, quamdiu viverent, vitali quadam vi et voluptate primaria, quandoquidem hac id ipsum, quod viverent, constaret. Adeo certos fines esse, quos ultra minui voluptas, dolor augeri non posset, fines scilicet extremae perturbationis ac mortis iam iam imminens. Quam ille voluptatem, quod ad animi habitum attinet, tranquillitatem, id est *ἀταραξίαν*, quod ad corporis valetudinem spectat, indolentiam, id est *ἀπονίαν* ap-

pellavit. Utraque *ἡδονὴ καταστηματικὴ* dicitur. Hanc tantam propter tranquillitatem et indolentiam homines singulis animi corporisque rebus bene gestis perquam laetari ac gaudere solent, quae laetitia (*εὐφροσύνη*) et gaudium (*χαρά*) moventes seu energeticae voluptates vocantur (... ἢ δὲ χαρὰ καὶ ἡ εὐφροσύνη κατὰ κίνησιν ἐνεργεῖα βλέπονται; cf. Diog. Laert. X. 136, Us. Ep. p. XXXI). Quod vero longe gravissimum est, Epicurus ut affectus, ita opiniones cum atomis coniunxit, cum convenientibus earum motibus veras, falsas cum vitiosis, et quoniam verae a sano, ab insano animo falsae proficiscerentur, qui veras opiniones didicissent, eos suum quemque animum tamquam stabilire, perturbare, qui falsis essent imbuti, putavit. Iam apparet doctrina Epicuri — philosophus autem complura summaria conscripsit eaque discipulis ut penitus cognoscerent et memoriae infigerent praecepit — felicitatem et ingenuam libertatem non praedicari modo, sed re vera effici. Nam animus scientia, cuius ille auctor exstitit, corroboratus nullis sane doloribus inferior aut vitae insidiis impar fuit, id quod vir praestantissimus celeberrima illa supremorum dierum epistula satis ostendit.

Epicurus deos, qui quales essent, supra docuimus, cum propter summam eorum perfectionem tum idcirco ingenuo eodemque maxime pio animo colebat, quod quasi naturalia et aeterna humanae perfectionis exempla forent. Quamquam res divinae cum humanis, adversis sane et secundis, comparatae in angustissimos omnibus numeris absolutae beatitudinis rationis morum integritatis fines ab ipsa natura contrahi videntur. Neque Epicurus quicquam praetermisit, quin aequales admoneret, ut errandi peccandique licentiam sponte missam facerent et cum sua quisque doctrina sapientes fierent, tamquam dii inter mortales beatam vitam agerent (cf. Diog. Laert. X. 31, v. s.). Hoc ipse iure de se praedicavit et aliis verum esse persuasit. Etenim e philosophi consilio una eademque iam ex aeternitate in perpetuum constituta rationis et libertatis beatitudinis et virtutis amicitiae et divinitatis humanae via exstat manetque, in qua adeunda et persequenda principem locum rationi ab illo assignatum esse vel ex iis elucet, quae in sententia quinta ita scripta inveniuntur: ... οὐκ ἔστιν ἡδέως ζῆν ἄνευ τοῦ φρονίμως καὶ καλῶς καὶ δικαίως οὐδὲ φρονίμως καὶ καλῶς καὶ δικαίως ἄνευ τοῦ ἡδέως κτλ. (cf. Diog. Laert. X. 140, Us. Ep. p. 72).

Extremam libri partem sic concludendam curavi, ut antiquas philosophiae et scholae Epicureae vices paucis absolverem. Quod si divini auctoris doctrinam, cui propria deorum cognitio, propria sectatorum officia ac disciplina, propria denique morum praecepta sunt, cum Christiana religione in caritate atque affectibus versante comparabimus, facere non poterimus, quin illam intellegentiae quandam religionem appellemus. Namque Epicurus imo pectore praedicabat homines, animalia ratione praedita, nulla re magis pia, quam genuino eodemque felici rationis et intellegentiae nisu, τῷ εὐληθέναι καλῶς (cf. Oxyrh. Pap. II. 215; cf. H. Diels. Berl. Ak. Sitzb. 1916), sanctissimis diis satisfacere.

-
7. LEMPICKI STANISŁAW: **Tak zwany »Heinrech« w bruljonie Mickiewiczowskich »Ksiąg pielgrzymstwa«.** (*Der sogenannte »Heinrech« im Entwurf der »Bücher der Pilgerschaft« von Mickiewicz*). Présenté dans la séance du 7 mars 1929.

Im Urtext der »Bücher des polnischen Volkes und der polnischen Pilgerschaft«, welcher im J. 1905 von Prof. I. Kallenbach veröffentlicht wurde, finden wir einen von Mickiewicz vermerkten Namen, der bisher rätselhaft erschien. Es wurde »Heinrech« oder »Heinreich« (sogar »Heinret«) gelesen, ohne daß man ihn auf irgend welche bekannte Person bezog; nur Prof. Pigoń sprach die Ansicht aus, daß dieser Name einen Deutschen bezeichnen dürfte, den Mickiewicz in Dresden kennen gelernt habe. Der Dichter selbst (dem die Namensform im gegebenen Augenblick entfallen sein dürfte, wie man es aus der Zeichnung im Autographen ersieht), bezeichnete diesen Mann als einen seiner Inspiratoren gleich mit Oleszkiewicz, Pater Chołoniewski und Lamennais.

Von dem gleichen Standpunkt wie Pigoń ausgehend, behauptet der Verfasser, daß diese rätselhafte Person Johann Christian August Heinroth, Doktor der Medizin, Professor der Psychiatrie in Leipzig, Verfasser von Arbeiten aus verschiedenen Gebieten ist, der in der Zeit 1773—1843 lebte und um das Jahr 1830 auf der Höhe seines schriftstellerischen Wirkens stand. Seine wichtigsten Werke sind die folgenden: 1) Der Schlüssel zu Himmel und Hölle im Menschen, 2) Pisteodicee oder Resultate freier Forschung über Geschichte, Philosophie und Glauben, 3)

Geschichte und Kritik des Mystizismus aller Völker und Zeiten. Sie erschienen in den Jahren 1829—1830, also gerade in der Zeit, als Mickiewicz in Leipzig und Dresden weilte. Man kann annehmen, daß der Dichter die Ansichten dieses Denkers aus Lektüre kennen gelernt hat, oder diesem persönlich näher getreten ist. Dafür spricht das *Itinerarium* des Dichters aus dieser Zeit, seine Verhältnisse und sein damaliger Interessenkreis; zu bestimmten Schlüssen gelangt man jedoch, wenn man Heinroths Ansichten mit dem Ideenkreis vergleicht, welcher den Dichter gerade in jener Zeit beschäftigte.

Heinroths Einfluß macht sich — nach dem Verfasser — schon in der Konzeption des dritten Teiles der »Ahnenfeier« und in den »Büchern des polnischen Volkes und der polnischen Pilgerschaft« bemerkbar. Zwar ist dieser Einfluß nicht entscheidend, doch der Verfasser stellt ihn gleich mit den von Oleszkiewicz, Chołoniewski und Lamennais empfangenen Anregungen, mit dem Einfluß Svedenborgs und des französischen Mystizismus des XIX. Jhs., so daß Heinroth in der Schaffenstätigkeit des polnischen Dichters nur noch eine weitere Quelle bildet, und zwar indem von seinen religiös-moralischen Ansichten gewisse Elemente der Konzeption in dem »III. Teil der Ahnenfeier« und aus seiner Historiosophie in »die Bücher des polnischen Volkes und der polnischen Pilgerschaft« aufgenommen wurden.

Die in dem erstgenannten Werke Heinroths ausgesprochene »Lehre von Himmel und Hölle im Menschen« ist im Hinblick auf das Verhältnis zwischen Mensch und Gott eine Verherrlichung der Demut und eine Verurteilung des Hochmuts. Heinroth erkennt theoretisch keine Mystiker an und bezeichnet sie als Menschen, welche, von menschlicher Begierde erfaßt, sich erkühnen, Gott unmittelbar zu erkennen. Sein Ideal ist der reine, evangelische Christ. Davon ausgehend, entwickelt er seine Lehre von dem Mann Gottes, dem Menschen der Liebe, der Selbstaufopferung und der Demut, sowie von dem gefallenem Menschen, dem Menschen des Unglaubens, der Selbstverherrlichung und des Hochmuts, denn Stolz und Hochmut, die im Unglauben ihre Quelle und ihren Ausgangspunkt haben, sind für diesen Denker nur eine Äußerung der Passivität, d. h. der Sünde. In der Seele des sündigen Menschen hat die Hölle ihren Sitz aufgeschlagen, dagegen

herrscht in der Seele des gottergebenen Menschen das reine Himmelreich.

Das Leben des Menschen sei nun nichts anderes als ein Spiegel dieses Kampfes zwischen Himmel und Hölle um seine Seele. Die Lebensaufgabe des Menschen bestehe sehr oft darin, den alten Sünder auszuziehen und Gottes Mensch zu werden. Der synthetische Teil des Heinrothschen Werkes befaßt sich mit der Wiedergeburt des sündigen Menschen. Dies könne nur durch Gottes Gnade geschehen, welche durch demütiges Gebet erwirkt werde, und komme lediglich durch inneres und äußeres Selbstopfer zustande. Das innere Opfer sei die Selbstentsagung, das äußere dagegen die Aufopferung für andere, das höchste Ideal der Lehre Christi.

Nur »ein idealer Mensch, ein Mensch Gottes« oder ein neuer, wiedergeborener Mensch finde den Weg zur Wahrheit, ihm allein sei es vergönnt, sich über das Irdische zu erheben und es in unfehlbarer Vision zu durchblicken.

Neben dieser Hauptidee Heinroths ist von großer Wichtigkeit für den »III. Teil der Ahnenfeier« auch seine ärztliche Erklärungsweise der Angelogie und der Dämonologie.

Engel und Teufel betrachtet Heinroth als ganz reale Wesen und ihr Kampf um die Seele des Menschen sei eine wahre Schlacht. Die Kampfmethod der Teufel sei von zweierlei Art: entweder versuchen sie den Menschen oder führen eine regelrechte Schlacht mit den Engeln. Der von Teufelsmacht ergriffene Mensch wird »besessen«. Durch Besessensein sucht der Leipziger Gelehrte viele Psychosen und andere Krankheiten zu erklären. Ein sündiger Mensch wird als Gefangener des Teufels an Leib und Seele krank, da der im Innern des Menschen materiell wohnende Teufel von ihm Besitz ergriffen hat. Die von Heinroth beschriebenen Erscheinungen der Besessenheit erinnern an Epilepsie.

Diese in dem »Schlüssel zu Himmel und Hölle im Menschen« enthaltenen Gedanken sind für den »III. Teil der Ahnenfeier« am wichtigsten. Die Analogien zwischen Heinroths Ideen und dem Werke von Mickiewicz lassen sich in folgende Punkte fassen:

1) Kampf des Himmels und der Hölle um den Menschen. Der Gefangene Konrad im Prolog erinnert lebhaft an Heinroths Sünder. Es kämpfen um ihn zwei Mächte, gute und böse Geister, der Himmel und die Hölle. Dies wird mit Nachdruck

in den Worten des »Geistes« am Schluß des Prologs ausgesprochen. Diese gleich am Anfang des Dramas stark angedeutete Idee wird im Verlauf der Handlung des ganzen »III. Teiles der Ahnenfeier« als eine der Leitideen des Werkes konsequent entwickelt.

2) Der besessene Konrad — Konrads Versuchung. Die Besessenheit Konrads durch böse Geister wird an drei Stellen des Werkes von Mickiewicz angedeutet: a) in der ersten Szene, d. h. in der Teufelsszene Konrads und in der »kleinen Improvisation«, in welcher die Besessenheit von Hochmut stark hervorgehoben wird und wo die pathologischen Erscheinungen schon ganz deutlich sind; b) in der »großen Improvisation«, welche, ursprünglich als ein prometheischer Monolog gedacht, später als Szene der großen Versuchung Konrads als Ausbruch seines durch den Teufel erzeugten, sündigen Wahns gestaltet wurde; c) in der Szene des Exorzismus.

3) Die Teufelsbataille (Analogien mit Heinroth in der Methode des Kampfes und der Waffenverwendung).

4) Pathologie der Besessenheit Konrads (die Erscheinungen derselben werden in der »Ahnenfeier« ganz in Heinroths Sinn dargestellt).

5) Pater Peter — ein Gottesmann. Er entspricht ganz dem Ideal der Demut, der Aufopferung und der Erhebung zur Erkenntnis der reinen Wahrheit.

6) Die Erneuerung Konrads (indem er durch inbrünstiges Gebet und inneres Opfer, dem das äußere Opfer folgen wird, Gottes Gnade erwirkt).

Diese Reihe von Übereinstimmungen darf als Beweis dienen, daß Mickiewicz das Buch Heinroths gelesen oder die darin ausgesprochenen Ansichten aus dem Mund des Verfassers selbst kennen gelernt hat, und zwar gerade in der Zeit, wo er in Dresden an seiner »Ahnenfeier« arbeitete, ferner daß diese Idee sich auch in dem »III. Teil der Ahnenfeier« auswirkte. Dies erfolgte höchst wahrscheinlich in dem Zeitpunkt, wo das zweite Autograph der »Ahnenfeier« geschrieben wurde (das Autograph der Klaudine von Potocka). Gerade in dieser Zeit war der Dichter zur Verurteilung der prometheischen Improvisation gelangt und setzte sie in den Szenen, wo Konrads Seele gerettet und erneut wird, fort.

Heinroths Historiosophie ist in seiner »Pisteodicee« enthalten. Die Grundlage der Geschichte bildet nach Heinroth die freie Tat, die aus dem von moralischer Kraft, von Heiligkeit durchdrungenen Geist hervorquillt. Die Geschichte der Menschheit soll nun eine Verwirklichung dieses Grundsatzes bilden. Leider ist die Geschichte der Menschheit eine Geschichte des Falls, des Abfalls von Gott (eine Abfallgeschichte), ihr Ziel ist der materielle Gewinn, ihr Gott ist Geld. Neben und trotz dieser Weltgeschichte, der Abfallgeschichte, können wir die wahre Geschichte verfolgen. Es ist die »heilige Geschichte« der Offenbarung und der Erlösung, deren Gipfelpunkt Christi Selbstaufopferung für die Menschheit bildete und als deren Leitkodex das Evangelium zu betrachten ist. Indem Heinroth das Leben der Menschheit mit dem Leben der Blume vergleicht, unterscheidet er in der Geschichte sechs Epochen. Die Gegenwart erscheint ihm als die Epoche der »Fruchtreife«, deren Hauptmerkmal darin besteht, daß das Element der Heiligkeit der Moral in das politische Leben eindringt. Sobald nun das Ideal seine volle Verwirklichung gefunden hat, wird dann die letzte Epoche, »das goldene Zeitalter«, das Reich Gottes auf Erden kommen.

Die Menschheit pilgert ihrer Wiedergeburt entgegen, ersehnt die Erfüllung der Ziele der wahren Geschichte und ihr Weg führt durch einen Ozean von Gefahren und durch Teufelsfinsternis. Den Leitstern auf diesem Wege bildet das Leben im Glauben und in der vom Glauben erzeugten Liebe. Durch Werke der Liebe wird die heilige Geschichte, die wahre Geschichte verwirklicht.

Die Gedankenverwandtschaft zwischen der »Pisteodicee« und den »Büchern des polnischen Volkes und der polnischen Pilgerschaft« besteht nicht allein in allgemeinen historiosophischen Ansichten, sondern kommt auch in der Übereinstimmung gewisser Einzelheiten bei Mickiewicz mit einzelnen Anschauungen Heinroths zum Ausdruck. Der Verfasser ordnet diese Analogien in zwei Gruppen: 1) mit Bezug auf die »Bücher des Volkes« und 2) mit Bezug auf die »Bücher der polnischen Pilgerschaft«.

In den »Büchern des Volkes« finden sich folgende Übereinstimmungen mit den Ideen der »Pisteodicee«.

- 1) Die Zusammenfassung der Menschheitsgeschichte zu einem

System, in welchem die Idee des Abfalls der Menschen von Gott, die Idee des Verfalls, eine bedeutungsvolle Rolle spielt.

2) Die Hervorhebung des Gedankens, daß der Anfang des Falls der Menschheit a) im Götzendienst, b) im Übergang von der Patriarchenherrschaft zur Tyrannei und c) in verheerenden Kriegen zu suchen sei.

3) Die Hinstellung der Lehre Christi als eines Fortschrittsfaktors.

4) Eine ganz ähnliche Charakteristik des wiederholten Falls der Menschheit nach dem Heimgang Christi, also in späterer Zeit.

5) Stellen, an denen von dem neuen Götzendienst der Nationen, deren Abgötter u. a. Geld, Handel und das Streben nach Alleinbesitz sind, gesprochen wird.

6) Die Hervorhebung der Idee, daß den letzten Ausklang der Geschichte, welche die Welt in eine neue Epoche hinüberführt, das Eindringen des moralischen Elementes die politischen und internationalen Beziehungen der Völker bilden wird.

Man erblickte zwar in einigen der hier genannten Ideen der »Bücher des Volkes« den Einfluß der Ansichten St. Martins, es ist jedoch wahrscheinlich, daß gewisse Ansichten von Mickiewicz (so z. B. die Idee des Abfalls von Gott, des ersten Falls u. drgl.) auch von Heinroth beeinflusst wurden.

Mit Bezug auf die »Bücher der polnischen Pilgerschaft« fällt es oft schwer zu entscheiden, auf wessen Anregung die vom Dichter ausgesprochenen Ansichten zurückgeführt werden sollten. Immerhin fehlen auch hier Analogien mit Heinroths Gedanken nicht, und zwar sind es folgende:

1) Die Bedeutung des Evangeliums als des einzigen Horts heilsamer Grundsätze und des Leitsternes der Menschheit.

2) Glaube und Liebe als »Magnetnadeln«, nach denen das Pilgerschiff gelenkt werden soll.

3) Die Hauptidee der Aufopferung für andere.

4) Verachtung der Philosophen und Scheinweisen, Verdammung der modernen Wissenschaft als eines Produktes des Hochmuts und des Egoismus.

5) Verurteilung des modernen gesellschaftlich-sittlichen Lebens.

6) Hochschätzung von demütigen und stillen Menschen.

7) Verdammung des Unglaubens und der Zweifelsucht.

Man könnte nun zwar einwenden, daß hier allgemeinchristli-

che Ideen vorliegen, die Mickiewicz von niemand zu entlehnen brauchte. Gewiß. Aber auch der Fall ist möglich, daß eine begeisterte Betonung dieser Ideen bei einem Schriftsteller ihn in seinen eigenen Gedanken bestärken konnte. Vielleicht deshalb erwähnt der Dichter mit solcher Anerkennung seine polnischen und fremden Inspiratoren.

-
8. LEMPICKI STANISŁAW: **Uwagi o »Foricoeniach« Jana Kochanowskiego.** (*Considérations sur les »Foricoenia« de Jean Kochanowski*). Présenté dans la séance du 7 mars 1929.

En abordant la question des »Foricoenia« qui jusqu'ici n'ont été plus amplement étudiés que par Bronikowski, l'auteur traite des sujets suivants: 1) du caractère général de ce recueil, 2) de la chronologie des »Foricoenia«, 3) des rapports qui les unissent aux »Epigrammes« (»Fraszki«), enfin 4) de leur originalité.

I. Quoique les »Foricoenia« contiennent un certain nombre de différentes poésies (différentes espèces d'épigrammes, des vers lyriques plus ou moins longs), ils témoignent cependant d'une stylisation consciente, exactement adaptée au titre du petit recueil. Ce titre qui provient du latin *coenare foris*, est peut-être une invention de Kochanowski, mais il paraît plus probable que le poète l'ait trouvé dans la poésie italo-latine de l'époque de l'humanisme. Le fait d'avoir donné un titre aussi étrange à ce recueil, est une preuve qu'il se distingue des autres anthologies par un caractère différent. Aucun autre titre (p. ex. celui de »Dworzanki« en polonais) n'aurait pu rendre aussi fidèlement les traits caractéristique du contenu, qui devait comprendre surtout et en premier lieu des *epigrammata convivialia et irrisoria*, par conséquent »des poésies appropriées aux festins«. Le fait que le recueil contient des épigrammes, des vers d'amour, des poésies en vue d'exhorter, des poésies démonstratives, des inscriptions tombales et des devinettes, n'est nullement en contradiction, comme nous le verrons dans la suite, avec la tendance manifeste de Kochanowski, qui se proposait d'écrire de véritables »Foricoenia« et se caractérisait lui-même non sans ironie en poète-parasite.

Ce caractère particulier des »Foricoenia« est clairement attesté par le texte de la dédicace à Myszkowski, ce mécène des poètes,

par les premières poésies dont le sujet est exclusivement en rapport avec des festins, par la plupart des vers destinés aux convives, qui marquent pour ainsi dire l'anthologie de leur empreinte, enfin par plusieurs vers qui traitent des »foricoenia« mêmes et paraissent enchâsser le recueil comme une monture.

Quant aux autres poésies, pas en rapport avec des festins, qui font partie des »Foricoenia«, elles ne paraissent également pas contraster avec le caractère homogène de l'ensemble. Ce sont des vers qui glorifient l'amour, l'amitié et le chant, ces trois compagnons inséparables des festins. L'amour est ici volage, sensuel et passager, les poésies consacrées à l'amitié s'adressent d'habitude aux nombreux compagnons de festins et évoquent des souvenirs en rapport avec ces fêtes, enfin le chant s'allie souvent au vin dans l'idée du poète. Même certains *sepulcralia* ne s'écartent pas du style qui domine dans le petit recueil, car on trouve parmi ces poésies des inscriptions tombales destinées à des buveurs, des avarés ou à des richards, qui n'ont pas su jouir de la vie, voire même de vraies épitaphes consacrées à d'anciens compagnons. Les devinettes reflètent le même état d'esprit car on s'en occupait pendant les festins. On trouve également des vers plus sérieux, toutefois ils font surtout leur apparition dans la partie finale du recueil, auquel il ont été ajoutés ultérieurement comme autant d'éléments nouveaux et de sujets d'actualité. La place qui leur a été réservée, permet de conclure à une perturbation du plan primitif qui a présidé à la composition du recueil.

II. Comme c'était le cas pour le contenu, de même le plan général des »Foricoenia« a été fixé d'avance et dans les détails. On a plus d'une fois voulu apercevoir dans ce recueil la même tendance à créer un labyrinthe inextricable qu'on est censé trouver dans les Épigrammes (»Fraszki«). En attendant, lorsqu'en étudiant les »Foricoenia« on tient compte de la biographie et des voyages du poète ainsi que du genre de vie qu'il a mené en Pologne, on ne tarde pas à observer que ces poésies se suivent dans un certain ordre chronologique. Il est possible de les répartir en deux groupes: l'un qui correspond au séjour en Italie et à la période des pérégrinations du poète, remonte à l'époque de 1552 à 1559 et embrasse les poésies jusqu'au »foricoenium 33« »Ad Petrum Roysium«; l'autre, d'origine polonaise, composé en Pologne, commence par le »foricoenium 33« et comprend le reste des poésies.

sies réunies dans le recueil. Comme le groupe polonais est quatre fois plus nombreux que le groupe italien, il nous faut considérer les »Foricoenia« comme une oeuvre surtout polonaise de Kochanowski. Lorsqu'il s'agit de fixer l'ordre chronologique de ces poésies, on ne saurait évidemment choisir comme points de repère les traductions ou les refontes, car il faut les chercher dans les vers qui portent une empreinte individuelle. Si nous nous orientons d'après ces points de repère, nous aboutissons à la conclusion que le groupe polonais remonte à la période comprise entre 1560 et 1583.

Nous ne pouvons nous expliquer le fait que la majorité de ces poésies a été composée en Pologne, qu'en supposant que le poète a procédé à un triage minutieux du contenu avant de rédiger définitivement son recueil. Kochanowski a dû écarter beaucoup de poésies d'entre les vers qu'il avait apportés dans son bagage d'étudiant-voyageur, de sorte qu'il a surtout choisi celles qui cadraient avec l'ensemble du recueil, tandis que les événements vécus en Pologne devaient y être plus amplement représentés et plus fortement soulignés. La plus grande partie des poésies empruntées à d'autres poètes, qu'elles eussent été tirées de l'Anthologie grecque, d'Anacréon ou d'autres sources, fut également écartée.

III. Malgré certaines analogies indubitables qu'offrent les Epigrammes (»Fraszki«) et les »Foricoenia« en ce qui concerne le sujet et la composition, ceux-ci s'écartent cependant sensiblement de ceux-là. Comme nous venons de le dire, la différence essentielle gît dans le caractère particulier et à part des »Foricoenia«, qui sont un recueil de poésies appropriées surtout aux festins, tandis que les Epigrammes représentent une vaste collection de bagatelles (*nugae*) en vers, qui reflètent différents sentiments. Les Epigrammes s'adressaient au gros des gens de cour et à la noblesse polonaise; par contre les »Foricoenia« étaient destinés à un petit cercle d'amis humanistes de choix. Les Epigrammes sont étroitement liés aux différents événements de la vie du poète ainsi qu'à la vie en Pologne en général; les »Foricoenia« au contraire, sont le produit d'une ambiance particulière, c'est-à-dire le fruit des rapports de société que le poète entretenait avec deux hommes, notamment avec Padniewski et Myszkowski dont il était

l'hôte et le convive. La dédicace à Myszkowski, celui des deux mécènes qui vivait encore au moment où fut publié le recueil, est une preuve de l'exactitude de cette affirmation.

IV. La question de savoir dans quelle mesure les »Foricoenia« sont une oeuvre originale, a déjà été étudiée par Bronikowski, qui y a découvert des influences émanant manifestement d'Anacréon, d'autres exercées par Alcée, ainsi que de nombreuses répercussions de la poésie latine. Les affinités avec les anciens intéressent cependant en premier lieu la poésie grecque. L'influence d'Horace, de Catulle et peut-être aussi de Martial, se traduit plutôt par de nombreuses réminiscences et de petits emprunts, qu'elle ne se fait jour dans une vraie imitation.

Anacréon a eu une plus forte influence sur les Epigrammes que sur les »Foricoenia«. Seules le »foricoenium« 4 »De Neara« et le »foricenium« 15 »In Bacchum«, sont des copies presque littérales d'Anacréon. En revanche, l'Anthologie grecque a exercée une sérieuse influence sur le recueil. En effet, l'auteur de l'étude ici résumée a fourni la preuve que Kochanowski a traduit mot à mot ou à peu près, 20 poésies contenues dans l'Anthologie (il s'agit notamment des »Foricoenia«: 2, 8, 11, 19, 22, 41, 55, 60, 66, 77, 87, 90, 104, 108, 109, 110, 111, 113, 117 et 118). Ainsi que l'a observé M^r Rybicki de Wilno, quatre devinettes ou *gryphi* peuvent avoir été tirées des »Deipnosophistae« d'Athénée; or si nous ajoutons deux »foricoenia« empruntés à Anacréon d'après les recherches de Bronikowski, nous arrivons à 26 emprunts faits à la poésie grecque (c'est-à-dire à plus de $\frac{1}{5}$ des poésies que contient le recueil). L'auteur ajoute à ce nombre 28 autres »foricoenia« dont le caractère original paraît très suspect et qui, tout au moins en partie, font l'impression d'être des traductions littérales. Il importerait de faire des recherches pour découvrir les modèles dont elles s'inspirent. Abstraction faite de certaines réminiscences, les autres poésies au nombre de 69 sont des oeuvres originales du poète polonais. L'influence de l'antiquité n'est cependant pas limitée au choix des sujets, car le style et le cadre des »Foricoenia«, les motifs qu'il traitent, les récits qu'ils donnent, le vocabulaire qu'ils emploient, les titres des modèles enfin les noms notoires de personnages fictifs, — tout cela s'inspire des anciens et se rattache au type grec de la poésie des festins. La poésie

antique adaptée aux banquets a trouvé un écho dans les »Foricoenia« et c'est sous ses auspices que Kochanowski a créé une oeuvre homogène et bien préparée, dont le caractère littéraire ne saurait laisser de doutes.

-
9. MISIAŻANKA A.: *Kilka uwag o grobowcu Łokietka. (Einige Bemerkungen über das Grabmal König Władysław Łokieteks in der Domkirche zu Kraków [Beitrag zur Geschichte der polnischen Plastik des XIV. Jhs.]*). Présenté le 28 février 1929, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art,

Ohne auf die bereits öfters behandelte Frage nach der Authentizität der Statue des Königs auf der Deckplatte des Denkmals einzugehen, da deren Entscheidung durch verschiedene Nebenumstände unmöglich gemacht wird, befaßt sich die Referentin mit einigen strittigen Punkten in der künstlerischen Ausstattung der Nebenseiten der Tumbe.

I. Bei der Untersuchung konnten Spuren von Restauration nur an zwei Seiten der Tumbe, der nördlichen und der westlichen, festgestellt werden. Man bemerkt sie vor allem an den Gesichtern der Figürchen an diesen Seiten. Die südliche und die östliche Seite der Tumbe sind bis jetzt in noch nicht renoviertem Zustand erhalten.

II. Die Referentin folgt der Hypothese Kopera's, nach welcher das Denkmal von Kasimir dem Großen nach dem Tod seines Vaters, also nach 1333 gestiftet wurde. Dafür spricht eine gewisse stilistische Verwandtschaft zwischen den Figürchen dieser Tumbe und den Skulpturen an den Schlußsteinen im Presbyterium der Kathedrale, die kurz vor der Einweihung dieses Teiles der Kirche, also um das Jahr 1346 entstanden sein müssen. Alle wichtigeren stilistischen Merkmale an den Schlußsteinen und den Figuren der Tumbe treten in Polen zum erstenmal erst in diesen Denkmälern auf, so daß eine Zurückdatierung der Entstehung des Grabmals in eine frühere Zeit — wie es Wojciechowski tut — unmöglich erscheint; er betrachtet nämlich den Baumeister der im J. 1320 in Angriff genommenen Kathedrale als den Schöpfer des Denkmals. Auch die abweichende Darstellungsart und der wesentlich verschiedene künstlerische Wert sprechen gegen die

Annahme Wojciechowski's und gestatten es nicht, den Schöpfer des Denkmals Łokieteks und den Schöpfer des Sarkophags Herzog Heinrichs IV. in der Kreuzkirche in Breslau trotz einer gewissen Ähnlichkeit der beiden Werke als eine Person zu betrachten. Man wird also andere Analogien suchen müssen.

III. In der ersten Hälfte des XIV. Jhs. wirkte in Hessen eine recht zahlreiche Steinmetzenkorporation. Im Hinblick auf das Grabmal Łokieteks kommen zwei in der Elisabethkirche in Marburg befindliche Grabmäler von hessischen Landgrafen in Betracht: das Grabmal des Landgrafen Johann († 1311) und das Doppelgrabmal der Landgrafen Heinrich († 1308) und Otto († 1328), ferner in dem nahen Westfalen das Doppelgrabmal des Grafen Otto III. in Ravensburg und seiner Gemahlin Hedwig in der Neustädterkirche in Bielefeld. Unverkennbar sind gewisse stilistische Analogien zwischen den Figuren der genannten Tumben. Der bedeutend geringere Wert des polnischen Denkmals steht dieser Annahme gewiß nicht im Wege, daß die Schöpfer des Denkmals, besonders aber der Tumba, zur hessischen Gruppe gehören. Die Heranziehung der hessischen Steinmetzen darf man wohl mit der Verheiratung Kasimirs des Großen mit Adelaide, der Tochter des hessischen Landgrafen Heinrichs des Eisernen in Verbindung bringen. Als Grenzdaten für die Errichtung des Denkmals erscheinen also 1341, das Jahr der Vermählung, und 1346, das Jahr der Einweihung des Presbyteriums der Krakauer Kathedrale. Das letztere Datum wird wahrscheinlich gemacht durch die Annahme Wojciechowski's, daß die Gebeine Łokieteks vor der Einweihung des Presbyteriums von der ursprünglichen Grabstätte im Presbyterium der Kirche auf die gegenwärtige Stelle übertragen wurden. Dafür sprechen die erwähnten Analogien zwischen den Figuren der Tumba und den Schlußsteinen des Presbyteriums, welche ganz bestimmt für diesen Zeitpunkt fertig gestellt wurden. Das Grabmal Heinrichs IV. in Breslau könnte man — mit Pinder — mit derselben Gruppe der deutschen Sarkophage in Verbindung bringen.

IV. Im Gegensatz zu dem Standpunkt Muczkowski's, der das Baldachim des Krakauer Grabmals als gleichzeitig mit der Tumba entstanden betrachtet und ein Musterbild für das gesamte Denkmal in den päpstlichen, baldachimartigen Sarkophagen in Avignon sucht, stellt die Referentin fest, daß man in

Avignon den Ausgangspunkt für das Łokietek-Denkmal nicht suchen kann, weil alle Grabmäler der hessisch-westfälischen Gruppe eines Baldachims entbehren. Da nun ferner auch jeder Zusammenhang zwischen der Tumbe und den Pfeilerchen des ehemaligen Baldachims, welche bei der letzten Restauration der Kathedrale dicht neben den Pfeilern des Hauptschiffes entdeckt wurden, gänzlich fehlt, spricht für die Annahme Wojciechowski's, daß das Baldachim erst einige Zeit nach der Übertragung der Gebeine des Königs in das gegenwärtige Grabmal, also vielleicht erst gegen das Ende der Regierungszeit Kasimirs des Großen, z. B. im Jahr 1367, erbaut wurde. In diese Zeit fallen in der Tat die Beziehungen Kasimirs des Großen zu dem päpstlichen Stuhl in Avignon, und in dieser Zeit dürfte auch die Idee des Baldachims, nicht aber des ganzen Grabmals von Avignon gekommen sein.

V. Zum Schluß behandelt die Referentin auch den Inhalt der Dekoration an der Tumbe. Die Figürchen der Geistlichen, je acht an den kürzeren Seiten des Grabmals, sollen die Geistlichkeit bei der Totenfeier »ad castrum doloris«, dagegen die zehn männlichen Figuren an der südlichen Seite und die zehn weiblichen an der nördlichen nach allgemeiner Annahme die über den Tod des Königs trauernden Stände vorstellen. Doch darf man in diesen Gestalten nicht etwa die gewöhnlichen Klagepersonen erblicken, denn solche waren immer nur Männer, gewöhnlich Hofleute oder männliche Mitglieder der Familie des Verstorbenen und sie waren immer in schwarze Mäntel mit Kapuzen gehüllt. Ebenso wenig sind es Mitglieder der königlichen Familie, da sie der Künstler doch durch Kleidung, Stellung oder entsprechende Anordnung unter den übrigen Gestalten ausgezeichnet hätte.

-
10. MORELOWSKI M: **O trzech wiążących się grupach malarzy, rzeźbiarzy i snycerzy Polaków szkoły krakowskiej XVIII w. (*Sur trois groupes polonais connexes de peintres, de sculpteurs et de sculpteurs en bois, appartenant à l'école de Cracovie du XVIII^e siècle*)**. Présenté le 28 février 1929 dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Le travail ici résumé s'appuie sur des matériaux fournis par le professeur Stanislas Fiszer à Bochnia, ainsi que sur les ré-

sultats des recherches personnelles de l'auteur. Les artistes dont il nous entretient, parmi lesquels 16 étaient absolument inconnus jusqu'ici et 4 autres peu connus, ont décorés pendant un siècle de leurs oeuvres (sculptures figurées, chaires, tableaux etc.), de nombreuses églises du diocèse de Cracovie, très vaste à cette époque. Nous avons appris grâce aux recherches de M^r Fiszer dans les archives de Bochnia, qu'une grande partie des autels qu'on voit encore aujourd'hui à Bochnia, Gdów, Łapanów et Szyk, est sortie du grand atelier de Pierre Kornecki qui les a exécutés pendant la période s'étendant de 1750 à 1775. Il était secondé dans cette tâche par son frère Stanislas et ses trois fils Jean, Ignace et Stanislas (fils), ainsi que par ses collaborateurs: François Kozicki de Gdów, Pierre Małecki de Zakliczyn et François Jaworski. Parmi les oeuvres créées par ces artistes, les trois suivantes se distinguent surtout par leur grande valeur artistique: 1^o), le maître-autel à l'église paroissiale de Bochnia, offert par les confédérés de Bar, achevé en 1772; 2^o), le tableau représentant saint Nicolas, placé dans cet autel; 3^o), la grande peinture murale de 1769, représentant des scènes empruntées à l'histoire de sainte Cunégonde et à celle des salines de Bochnia et de Wieliczka. Cette peinture récemment découverte sous une couche de plâtre, a été restaurée grâce à l'intervention de M^r l'Archiprêtre A. Wilczkiewicz.

Grâce au concours de M^r l'abbé B. Obuchowicz, prélat de Sa Sainteté, et aux recherches entreprises préalablement dans les sources locales par M^r l'abbé W. Siarkowski et M^r I. L. Kaczkowski, le docteur Morelowski put révéler au cours de ces investigations sur la filiation artistique de ce groupe d'artistes, l'existence d'autres sculpteurs et peintres, membres de la famille des Kornecki, qui avaient travaillé dans la région de Kielce, comme il réussit à découvrir leurs devanciers qui entre 1727 et 1765, avaient exécuté une série de très beaux autels pour la collégiale de Kielce. Parmi ces derniers artistes, Antoine Fraçzkiewicz, sculpteur sur bois, mérite d'occuper la première place. (Il a exécuté le maître-autel ainsi que quatre autels latéraux consacrés: à Notre Seigneur Jésus-Christ, à la Sainte Vierge, à saint Jean l'Évangéliste). Il a été élève de l'école de Balthazar Fontana, a travaillé à l'atelier fondé par celui-ci en vue d'exécuter les autels ainsi que les stucs à église sous le vocable de sainte

Anne à Cracovie et il est peut-être l'auteur de la statue représentant saint Michel à l'église de saint Marc dans cette ville, qu'on attribuait auparavant à B. Fontana lui-même. A côté de Frączkiewicz, nous voyons des Cracoviens exécuter les autres autels latéraux et entreprendre des travaux artistiques à la collégiale de Kielce; ce sont: le peintre Simon Słowikowski qui a travaillé également à l'exécution du maître-autel à l'église des carmes de Cracovie; le peintre et sculpteur Adalbert Bielski (il est l'auteur des autels de saint Jean de Kęty et de saint Nicolas à Kielce); l'orfèvre Joseph Cejpler, probablement un parent du Cracovien Jean Cejpler qui avec l'orfèvre Charles Kulicki et le peintre Eleuthère Siemiginowski avait en 1694 fait des travaux pour la fille du roi Jean III, épouse de l'électeur de Bavière; Ignace Fogler auteur des belles orgues de Kielce; le menuisier Joseph Zubrzycki, le tailleur de pierre François Liener, enfin C. Przybylski, T. Wądolski et A. Czekajewicz. Vers la fin du séjour que tous ces hommes ont fait à Kielce, on voit se distinguer d'abord Kornecki aîné (peut-être Stanislas?), puis ses deux fils Jacques et Joachim, dont surtout le premier (né vers 1760 à Kielce, décédé en 1831 à Cracovie) est devenu un sculpteur remarquable, si l'on en juge par ses oeuvres récemment découvertes. Sous la direction de son père d'abord, puis sous celle du R. P. Niegolewski, abbé de l'abbaye de Jędrzejów, un connaisseur en matière d'art dont le goût s'était affiné à l'étranger et formé ensuite à la cour de Stanislas-Auguste, Jacques Kornecki a pu atteindre un haut degré de perfection artistique. La grande statue de Jean Népomucène (transportée de Jędrzejów à Kielce; elle est actuellement placée dans le jardin public de cette ville et représente le saint sous les traits de l'abbé Niegolewski), l'orgue et les autels ornés avec beaucoup de grâce de nombreux petits anges et décorés de grandes statues représentant le roi David, sainte Cécile, des anges ailés etc., qu'on voit à l'église abbatiale de Jędrzejów, témoignent surtout d'une façon éloquente du développement de son talent. Le frère de Jacques, Joachim, a dirigé dans ses vieux jours l'atelier de sculpture de Mioszowski à Cracovie (de 1823—1830).

La généalogie artistique de tous ces hommes mène à B. Fontana, lequel, ainsi que l'a prouvé le professeur Pagaczewski, se rattache à l'oeuvre de Bernini par l'intermédiaire de Charles Fon-

tana dont Bernini avait été le maître. L'auteur montre des photographies et des estampes du XVIII^e s. pour fournir la preuve que cette généalogie est en rapport avec une autre, notamment avec celle du groupe des artistes autrichiens les plus distingués de l'époque, parmi lesquels il faut nommer J. Em. Fischer von Erlach (l'autel avec le sarcophage de saint Jean Népomucène qu'il a exécuté pour Prague se rattache étroitement à celui avec le sarcophage de saint Hyacinthe à l'église des dominicains à Cracovie), puis Prandauer et A. Corradini, qui s'inspiraient aussi de motifs italiens. Les Kornecki de Kielce ont subi également l'influence de Pozzo et des autels qu'il a exécutés pour l'église des Jésuites à Rome. Tous ces artistes de l'école de Cracovie se distinguent cependant par une certaine indépendance par rapport aux influences étrangères, par un vrai tempérament artistique, par une certaine culture de leur talent et surtout par leur sens de l'harmonie. Grâce à ces qualités, ils contrastent avantageusement avec de nombreux artistes contemporains de l'Allemagne du Sud, qui propageaient leur art non seulement en exécutant de nombreuses sculptures sur bois, mais ne dédaignaient pas de publier des quantités d'estampes pour servir de modèles destinés à l'exportation, qui péchaient souvent par une exubérance excessive et par une surcharge d'ornementation plus que baroque.

-
11. OTREBSKI JAN: **Północno-wschodni litewski dialekt parafji twe-reckiej.** (*Le dialecte lituanien nord-est de la paroisse de Twerecz*). Présenté dans la séance du 11 février 1929.

L'auteur s'est basé sur le parler d'un étudiant de l'Université de Wilno, Victor Dasis, né dans le village de Gontowniki (*Karāliškei*). Les données ainsi acquises ont été ensuite contrôlées et complétées sur place, en septembre 1928. Outre cela l'auteur a eu à sa disposition un certain nombre de textes notés avec leurs propriétés dialectales par A. B., née dans le village de Vitany (*Vitėnėi*), habitant actuellement le village de Łatakiszki (*Latākiškė*).

Le travail est divisé en: I. Prononciation. II. Phonétique. III. Morphologie. IV. Quelques problèmes de syntaxe. V. Textes (contes, les dainas ou chansons, la poésie de jeunes garçons, les énigmes, les charmes, les lettres). VI. Vocabulaire, où l'on a sur-

tout réuni les mots qui indiquent les objets ayant trait à la culture matérielle (ces objets on été expliqués, par les dessins de J. Kruszyński). L'auteur présente ici un certain nombre d'observations et de faits qu'il extrait de son travail; ils pourront nous donner quelque idée du dialecte de Twerecz.

Prononciation.

Accent.

L'accent des mots n'est pas très intense. La syllabe accentuée ne se détache nettement que dans les mots qui contiennent des voyelles brèves: *visius galus* 'tout'. Dans les mots à structure différente, surtout là où toutes les syllabes ont des voyelles longues (ex. *súnū*, acc. sg. de *sunūs* 'fils'), l'accent est peu sensible. A côté de l'accent principal, il y a l'accent secondaire, ainsi *zímakińcīs* m. 'cochon qui ne doit pas encore être tué, c'est-à-dire qui doit vivre cet hiver' a l'accent principal sur la dernière syllabe et l'accent secondaire sur la première. L'accentuation de la première syllabe groupe les syllabes suivantes non accentuées plus étroitement que ne le fait l'accent de la dernière syllabe par rapport aux syllabes non accentuées qui la précèdent.

Quantité.

On distingue à cet égard: 1. une voyelle intermédiaire plus ou moins évidente ², ex. *rāk²tas* 'clef'; 2. des voyelles moyennes brèves, d'un temps, dans les syllabes intérieures non accentuées ex. *gale²i*, dans les syllabes finales non accentuées ex. *pānas* et accentuées *kās*, de même que dans les diphtongues à circonflexe, ex. *dařzas* 'jardin'; 3. des voyelles brèves, de 1¹/₂ morée environ, dans les syllabes intérieurs sous l'accent, ex. *padāre* 'il a fait', dans les diphtongues à l'accent aigu, ex. *vārna*, et dans les syllabes finales, ex. *věsc*, inf. < *vedū*; 4. des voyelles moyennes longues, de deux temps, dans les syllabes intérieures accentuées et dans les inaccentuées devant les syllabes à voyelle longue, ex. *pānu* acc. sg., *zālē* 'herbe', de même que dans les syllabes finales accentuées et inaccentuées, ex. *mergās*, *pānā*; 5. des voyelles longues, de 3 temps, dans les syllabes intérieures accen-

tuées et inaccentuées devant les syllabes à voyelle brève, ex. *pānas*, *pānū* instr. sg., de même dans les syllabes finales, ex. *dāuk* 'beaucoup', *ainūs* ppe. prés. m.; 6. des voyelles plus longues, de 4 temps, dans les syllabes accentuées, ex. *zēmēn* (directif sg.). A comparer entre elles les voyelles à la même quantité, on constate que les voyelles à circonflexe sont en général plus longues que les voyelles à l'accent aigu.

Remarque. L'auteur du mémoire ne croit pas nécessaire de distinguer au moyen de signes diacritiques particuliers les voyelles moyennes-longues de voy. longues et de voy. plus longues. Les raisons en serait exposées dans un travail à part.

Intonation.

L'intonation indiquée au moyen de l'accent aigu a le caractère aigu, l'intonation à circonflexe a le caractère mélodieux; la première descend, la seconde monte. On observe le mieux leur caractère dans les syllabes accentuées qui contiennent des voyelles simples à 3 temps. L'intonation aiguë y monte, descend et monte successivement, ex. *kātas*, tandis que l'intonation à circonflexe descend-monte-reste égale, ex. *pānas*. L'intonation à circonflexe des voyelles longues non accentuées est la même pendant toute sa durée de leur émission: *sūnūs*, *tēvā* gén. sg.; l'intonation à circonflexe des voyelles finales accentuées est d'abord égale et monte légèrement ensuite, ex. *zālē*; du même type est la voyelle accentuée moyenne-longue dans une syllabe intérieure, ex. *pānā*. L'intonation des voyelles brèves accentuées à l'intérieur du mot a tous les traits fondamentaux de l'intonation aiguë.

Prononciation des voyelles.

Frappante est la présence des voyelles réduites *v*, *a*. Leur timbre n'est pas clair, mais en principe elles conservent les propriétés des voyelles *à*, *è* (surtout à parler lent); en tout cas les *v*, *a* sont plus étroites que les *à*, *è*. Les voyelles réduites *v*, *a* apparaissent toujours en position non accentuée et dans les diphthongues à circonflexe, ex. *sumplāi* 2 sg. prêtér. 'tu as moulu', *vvrgvs* 'misère', *varū* 'j'enfile' (*karālūs*), *varstos* 'verste (mesure de longueur)'.

Remarque. Le mémoire ne se sert pas de signes spéciaux pour marquer les voyelles réduites.

Parmi les voyelles brèves accentuées il faut remarquer la prononciation de *û*. Il est plus ouvert que l'*u* polonais et prononcé moins en arrière avec peu de lèvres; les lèvres s'avancent un peu dans la partie médiale au milieu, mais sans s'arrondir visiblement; la tension de la langue — s'il en a — est faible. La voyelle *ú*, propre aux diphtongues à l'accent aigu, est plus fermée que *û* et fortement retirée en arrière; les lèvres sont plus avancées, la tension de la langue existe; cf. *adbúkis* 'émoussé'.

Les voyelles longues sont plus fermées sous l'accent aigu, plus ouvertes sous l'accent circonflexe. On peut présenter ainsi les éléments de la voyelle *é* à trois temps: *bégu* = *bee'gu*; *bék* 2 sg. impér. prés. 'cours' = *beë'κ*. La prononciation des diphtongues accuse des différences encore plus grandes, selon l'intonation. Le premier élément d'une diphtongue accentuée aigu a le timbre plein, propre à la voyelle accentuée, et l'élément qui suit s'unit étroitement au précédent; dans une diphtongue à circonflexe le premier élément est peu net et tend à s'effacer, tandis que le second élément y adhère plutôt librement.

Prononciation des consonnes.

Les consonnes (*r*, *l*, *v*...) sont moins sonores que les consonnes correspondantes en polonais.

Le degré de mouillure des palatales est variable et dépend de certaines conditions. Suivie d'une voyelle ouverte, la consonne est plus mouillée (*ně'sa*) que lorsqu'elle est suivie d'une voyelle plus fermée (*ně* 'non'). Dans les syllabes accentuées la palatalisation est plus forte que dans les syllabes non accentuées.

j (*jǎ'ju*) est une spirante sonore médio-linguale.

z, le correspondant sonore de *s*, existe aussi en position autonome, ex. *zǎ'žei* 'lentement'. C'est toujours une consonne à articulation peu uniforme, plus longue qu'une consonne ordinaire, à la sonorité croissante.

Il y a des consonnes sourdes faibles, correspondants des sonores assourdis sur le terrain lituanien, ex. *uŋi'ĩπ*, 2 sg. impér. prés. 'pince'; *pabėkta*, une forme du ppe. prêter. pass. fixé pour l'emploi impersonnel 'on a couru'.

Syllabe.

Le degré d'union des syllabes dans un mot dépend tout d'abord de la place de l'accent: dans un mot de deux syllabes dont la première est accentuée l'union est plus étroite que dans un bisyllabique accentué sur la finale. Cf. plus haut. Outre cela, la consonne initiale de la syllabe suivante joue un certain rôle dans le fait de l'union avec la syllabe précédente: si l'initiale est *r l m n*, l'union est étroite; dans *nā-mas* elle est à peine ou point perceptible.

Entre la consonne initiale et la cons. finale de deux syllabes plus librement unies apparaît la voyelle intermédiaire *a*, plus ou moins perceptible: *rāk²-tas*. On constate la tendance assez évidente pour les syllabes fermées: *māz-gas* 'noeud', *š²g-lé* 'sapin'.

Liaison entre les mots.

Les cons. sonores finales s'assourdissent quand l'initiale du mot suivant est une consonne sourde, une semivoyelle, *v* spirante, ou voyelle. Les sourdes finales d'un mot deviennent sonores devant les initiales sonores, mais non devant les semivoyelles, non devant *v* ni devant voyelle. Ex. *dāūk* (= *daūg*) *ne-derēk* 'ne marchande pas longtemps' ou 'ne tergiverse pas'; *κᾶτ* (= *kād*) *āz būca zīnā'jis* 'si je l'avais su'; *ktek mīgā* 'un peu de litière de la couche des cochons'; *pasū'žik vīrui vāl'žimū* 'mets du sel dans le manger de ton mari'. Les prépositions *až, iz* gardent *ž* sonore devant les semivoyelles, devant *v* et devant les voyelles: *trāukē až ragū* 'il tirait par les cornes' (de même *až-mākē* 3 sg. prêt. 'elle a payé'); *tū prasūkie iz vē'lnā* 'demande, toi, au diable'; *iž-itū mē'zū* 'de ces arbres' (mais: *iš-līndā* 'il est sorti (textuellement: 'il est sorti en rampant etc.)', *jé'igu... itū žē'mi is-a'rtum* 'si l'on labourait cette terre'). Dans le parler des vieux les mots *kād káb* (= blanc-ruthène *kab*) n'assourdissent pas leurs sonores finales dans cette position là, c'est-à-dire devant les semivoyelles etc.

L'euphonie externe, c'est-à-dire des groupes de mots, présente, il va sans dire, des cas d'assimilation ou de simplification, ainsi: *kācélū apmūšcie* → *kācélū-opmūšcie* 'battre quelqu'un avec le rouleau du pressoir (à linge)'.
kitā atmainīc ⇒ *kit-à-tmainīc* 'échanger contre une autre'.

až (-s) stālā ⇒ *a stālā* 'à table' (cf. **iž-skridā* ⇒ *iskridā* 'il s'est envolé'); *gálvas (-s) šukioja* ⇒ *gálva šukioja* 'ils peignent leurs têtes'.

kād du berne'i ⇒ *kā du berne'i* 'que deux jeunes gens...'; *rūkik kākū pūsi ažinās* ⇒ *rūkī kākū*... 'fume pendant quelque demi-heure...'

Dans les groupements bien étroits la consonne finale du mot précédent devient l'initiale du mot suivant, quand ce dernier commence par une voyelle:

ne-reika diuoc arbātā-s_ar kāvās 'il ne faut pas donner de thé ou de café'; *kāp tū žaugie--s_ituo kukeli* 'comme tu es content de ce pain blanc'.

Phonétique.

Le vocalisme.

A *o* du lituanien commun répond *ā*, voyelle moyenne entre *ō* et *ā*: *pānas* = *pōnas*. Le degré d'approchement à *ā* peut être divers; à Twerecz on a simplement *ā*.

Aux tautosyllabiques *an... en...* du lituanien commun correspondent les groupements *un... in...*: *kindu* = *kāndu*, *duncīs* m. (acc. *dun'ci*) en regard de *dantīs*, *runkā* (acc. *runkū*) en regard de *rankā*, *lindu linda* en regard de *lendū*, *timsta timc* en regard de *témsta tēmti*. Un autre traitement de *an... en...* apparaît dans *re'ndū* à côté de *randū*, *brendū* 'je traverse l'eau, l'herbe épaisse, le blé...'; 'j'attrape les poissons en marchant dans l'eau'; *skrenda* 'il voltige, il se meut rapidement'; *renkū*; *treškū* 'je lave les brebis'; *kremtū* 'je mords en deux, je mâche', *kemsū* 'je fourre' ou 'je mange beaucoup'.

A *a*, *e* du lituanien commun répondent *ū*, *i*: *kūsc* en regard de *kāsti*, *kūsc* en regard de *kēsti*; *me'gū* acc. sg. = -*a*, *kāūlī* = -*e*. A *u* *i* du lituanien com. répondent *ū* *i*: *sūsc* à côté de *sūsti*, *grīsc* 'dielen' en regard de *grīsti*, *liētū* acc. sg. = *liētūs* 'la pluie' = -*u*, *zūvī* = -*i*.

La diphtongue *au* en position non accentuée et sous le circonflexe a le timbre *āu* (*ā* est une voyelle brève intermédiaire entre *a* et *o*): *plāukai* 'cheveux' en regard de *plāukas* nom. sg.; *varāū* 'je conduis (le bétail)' (p. ex. *kārves lāukan*), 'j'enfoncé (le clou)' (*cviekū*).

La diphtongue *ei-* initiale prend le timbre *ai-*: *ainù aīna* 1 sg. et 3 sg. prés. de 'aller', *ailà ailū* 'rang, série'.

La voyelle *ai* après les consonnes *j, r l n d t*, en position non accentuée et sous l'ac. circonflexe a le timbre *ei, e'i*: *kā'jei* dat. sg. \leftarrow *kā'ja* 'pred'; *vēle^ei* 'tard', *grūde^ei* 'blé', *vaŕte^ei* 'porte cochère'.

Les voyelles longues à la fin du mot, en position inaccentuée, tendent à s'abrèger: *sūnu* \leftarrow *sūnā* acc. sg. La diphtongue *ie* dans la même position se contracte en *-ē*, et la diphtongue *-uo* peut se contracter en *-u*: *sakikē* \leftarrow *sakīkie* 2 sg. impér. fut.; *prē mán* = *prie mán* 'près de moi'; *nū tavī* = *nuo tavī* 'de toi'.

La voyelle brève *i* peut disparaître à l'intérieur du mot quand elle est inaccentuée; cela a lieu pour les formes du réfléchi: (*šeimīnās*) *prizdē* '(la famille) s'est accrue'; cf. *prisidējo*. La disparition de *i* final non accentuée provoque le fait intéressant de l'abrègement du mot: *ilgá'* \leftarrow *-ó-ji* 'cette longue-là', aussi: 'la vipère'.

Consonantisme.

Les consonnes *d t* en position devant les *i ī* originaires et devant *ie* ont pour correspondants *ǰ c*: *ǰidelis* 'grand', *cīli* 3 sg. prés. 'il se tait', *ǰienā* 'le jour'. Les consonnes *d t* ne sont pas devenues affriquées devant *-i* au loc. sg. des mots tels que *trártas* 'porcherie' (*tvárti*), ni devant les groupes du type *in...* \leftarrow *en...* (*limsta...*), ni devant *-i* de l'acc. sg. des mots comme *bīlē* 'abeille' (*bīti*).

Au lieu de *c ǰ* après les *s š* apparaissent des *č ž*: *něšcie* inf. de *něšū* (cf. *dúocie*). On rencontre le phénomène du même type dans le sandhi: *priež-ǰvīlīkī* (= *ǰvīlīkī*) 'l'avant midi'.

Aux consonnes de la langue littéraire *č ž* correspondent *c ǰ*: *čiā* = *cā* 'ici' *dziaugiuos* = *ǰaugiuos* 'je suis content, je me réjouis'. Cependant après *š š* on trouve *č ž* au lieu de *c ǰ*: *pāūkšcū* gén. pl. de *pāūkšlē*, *žvaigžžū* gén. pl. de *žvaigždē*.

Les consonnes *b p v m r l s* apparaissent dures devant les voyelles *e é*: *pēdas* 'gerbe', *vēderas* 'intestin gros', *sēnas* 'vieux' etc. *l s* devant la finale *-i* du locatif sg. et *-ī (-ē)* de l'acc. sg. sont toujours durs: *galī* 'à la fin', *pūsī* 'la moitié'. La consonne *r* tend à devenir dure devant *ī*: *trīs*.

d' t devant *e é* ne gardent la palatalisation qu'à la partie sud-ouest de la paroisse de Twerecz: *dédé* à côté de *dédé* 'oncle' et en général 'un homme un peu âgé par rapport aux enfants'; *tēka* à côté de *tēka*, 3. sg. prés. 'il (elle) coule', 'elle se marie'.

v normalement précède la diphtongue *uo-* initiale d'un mot: *viodas* 'moustique', *vuodegà* 'queue' etc. La consonne *v* est le phonème intermédiaire entre un morphème précédent terminé par *u* et le morphème suivant commençant par une voyelle: *ne-suvcina* 'ne se réunit pas'. Le *v* initial peut être absent: *inta* — *vánta* 'balai en branches de bouleau dont on se frappe le corps au bain de vapeur' ('wiennik' dans le polonais des marches orientales).

Les consonnes finales des indéclinables sont sujettes à disparition: *nā* en regard de *nórs* 'quoique', *vē* en regard de *vél* 'de nouveau'.

Un cas intéressant d'assimilation à distance est le passage *s* — *ś*, *z* — *ś* — *ś*, *z*: *mūšiškis* de *mūsiskis* 'le nôtre', *apsizėgnai* 'signe-toi (du signe de la croix)' ← *apsiz-*.

Morphologie.

N o m.

Le dialecte de Twerecz fournit certains matériaux à l'étude de la structure des mots. Il suffit d'un exemple. Le suffixe *-inas* indique 'endroit' et 'l'ensemble d'objets à cet endroit', mais il indique encore autre chose à savoir la diminution qui sert à exprimer une certaine sympathie à l'égard d'un objet. On a ainsi: *varlīnas* 'séjour des grenouilles', 'ensemble de grenouilles'; *pusīnas* 'bois de pins, pinède'; *bernīnas* 'ce pauvre garçon', *žiejīnas* 'un pauvre vieux', *arklīnas* 'le pauvre (vieux) cheval'; *merģina* 'la pauvre fille', *kāulīna* 'le pauvre cochon', *kumelīna* 'la malheureuse jument'.

Pour les substantifs on constate, par rapport à la langue littéraire, des différences quant aux types de déclinaison. Cf. *aīlā* *aīlū* à côté du littér. *eilē* 'rang', *ežā* *ēžū* 'plate-bande, sentier entre deux champs' à côté du constaté autre part *ēžē*; *duńcis* *duń'cī* à côté de *dantīs* *skilvīs* *skil'vī* 'goître' à côté de *skilvis* des autres *šieksnīs* *sieksnī* à côté de *sieksnis*

Il en est de même pour les adjectifs. Cf. *āstras* -ā à côté de *astrūs*, mais *sūrūs* (acc. *sūrū*) -ī à côté de *sūras*.

Quant aux paradigmes de déclinaison, le cas directif est surtout vivant. Il se termine au sg. par *-n*, au pl. par *-sun*: *līdzlān* 'vers le nid', *pirkān* 'à (= vers) la chambre', *pirciņ* 'dans direction du bain de vapeur', *duņguņ* 'vers le ciel'; *ruņiosun* 'vers le(s) blé(s)', *vezēcāsun* 'pour, vers, à... traîneau de marchandise', *akīsun* 'à... vers les yeux'.

Le loc. pl. se termine en *-s* et *-su -suī*. Ex. *plāukuōs* 'dans les cheveux', *Karālīškuos* 'dans le village de...', *mālkāsu*, *-su* 'dans les bûches', *duncīs* à côté de *duncīsū duncīsū*.

La forme du duel existe mais limitée à certains types de déclinaison et uniquement à l'accusatif. Ex. *di arklī, di sūnu*; surtout précédé de *per*: *per di sprinžu* 'à deux pieds (mesure de longueur)'.
 En ce qui concerne la déclinaison des pronoms il faut remarquer surtout les deux formes du gén. sg. des pronoms personnels: *manīs manī, tavīs tavī, savīs savī*. Le dat. sg. du pronom de la 1 pers. est *māi* 'mihi' dans la partie est du territoire de Twerecz, du reste *mān*. A *sitas* de la langue littér. correspond la forme *ītas*. Le nom. sg. fm. des pronoms *tās ītas* n'apparaît qu'à la forme longue, en *-o-ji-*: *tā itā*. Le nom. pl. de *ānas* est au msc. *ānīs* ou *ānīs*, au fm. *ānās* ou bien *jās*.

Le nom de nombre '1000' est: *stūkstunča*.

Le verbe.

On constate des différences dans les thèmes en comparaison avec la langue littér. En voici quelques-unes: 1. à côté de *dedū dūodu giedu* apparaissent *dēmū dūomu giemu* (avec la conjugaison: *dēmū dēmī dēma dēmam dēmūt...*). 2. aux formations littéraires en *-aju* répondent celles en *-aunu*: *vuogāju: vuogāunu vūogāuc, keliāju: kelāunu kelāuc, bliāju: blāuna blauc*, de même *sma-gurāju: sma-gurāunu* 'je vole des douceurs par gourmandise'; la même relation existe entre *griēju: grienū grīc, skriēju et skrienūs skriēcis*. Nombreux est le groupe de verbes en *-lenu* qui indiquent une action momentanée *kīstenu kīstelc* (p. ex. *ke-pūrī*) 'soulever un peu', *šūktenu šūktelc* 's'écrier'; *trēptenu trēptelc* 'taper du pied'.

Le prétérit en *-ėjau* peut avoir, à côté des formes ordinaires, des formes plus brèves. Les exemples et la discussion en serait donnés autre part. Ici un fait seulement: *indējāu* 'j'ai mis' — *indēu*,

indējei — *indē'i*, *indējā* — *indē* (aussi le simple *de*), *indējām*, *indē:āt*. A côté du prétérit 3 sg. *nuvē'jā* 'il est allé' (simple: *ējā*) existe plus bref *nuvé* (aussi *isē...*). A côté du prétérit 3 sg. *nuvāzāvā* 'il est parti' on a la forme brève *nuvāzā*. Ces formes longues ou brèves sont souvent employées l'une pour l'autre, mais elles ont chacune son propre domaine où elles ne se mélangent pas.

L'impératif a deux formes, l'une pour l'ordre d'une action immédiate, l'autre pour une action future.

Les formes de l'impératif présent n'ont pas d'élément *k*; les thèmes en consonne présentent à la fin, éventuellement devant la désinence *-le*, la consonne thématique palatalisée comme devant *i* ou devant *ie*.

L'impératif futur a l'indice *-kie* (= *-ké*) *-k*.

Ex. Impératif présent. *mēc mēcte mectē*; *bēk bēkte bēktē*; *pakēl' pakēl'te pakēltē*; *kelēs kelētēs keltēs* 'lève-toi, levez-vous (du sommeil)'; *sākaī sākaīte*; *zīne'i zīne'ite*; *sāugāi sāugāite*; *padalī padalīte*; des verbes du type *pazbēgū pazbēgēc* 'accourir vers': *pazbēgī pazbēgīte*.

Impératif futur. *pamē'skie pamē'skit ne-mē'sk*; *ne-bēkie ne-bēkit*; *pakē'lkie pakē'lkit*; *sakīkie sakīkit ne-sakīk...*; *pazbēgēkie pazbēgēkit*.

Syntaxe.

J'ai réuni beaucoup de matériaux à ce sujet, mais je ne note ici qu'un seul fait. C'est l'emploi très fréquent du génitif pluriel en fonction du génitif partitif qui dépend du superlatif et de ses formes. Cf. *sveikā sveikāsis*, aussi *gerū gerūtelis*, *nāujū nāujūtelis*; à côté de la tournure *sāusū sāusāsis*, on rencontre aussi *sāusāusātelis* 'très, très sec'.

Vocabulaire.

Il y a beaucoup de choses intéressantes. Ainsi: *īsas* 'court', *būcagās* 'comme si...'; *mārās* (*mārū marās*) 'la mer'. Par suite des changements survenus après la guerre, les mots qui indiquaient les monnaies russes sortent d'usage. Ce sont: *padēšimcis* '5 kopeks', *grīva* '10 kopeks', *āuksinē* '15 kopeks'; *keturīnē* ou *keturī padēšimcei* '20 kopeks'; *piškinē* '25 kopeks'; *du āuksine'i* '30 kopeks',

sapcĩnĩ padešimcei '35 kop.', *astuoñĩ padesimcei* '40 kop.', *trĩ-s_auksine'i* '90 kop.', *dešim-s_auksinũ* '1 rouble 50 kop.', *rublĩnẽ* 'pièce d'un rouble' (*rãblũs* 'rouble'), *trirãblẽ* '3 roubles', *pĩnkarãblẽ* '5 roubles', *dešimcarãblẽ* '10 roubles'.

12. SIEMIENSKI J.: **Drugi akt konfederacji warszawskiej z 1573 r.**
(Un second acte de la confédération de Varsovie de 1573).
 Présenté dans la séance du 9 mars 1929.

Personne n'a douté jusqu'ici qu'il n'existât qu'un seul acte de la confédération de Varsovie de 1573, personne, pas même l'auteur de la présente communication, qui avait découvert l'original de cet acte parmi les diplômes revendiqués à l'ancienne Bibliothèque Impériale Publique de Saint-Pétersbourg. Il y était inscrit puis il fut livré par cette bibliothèque comme acte de l'élection du roi Henri.

Les faits suivants ont suggéré à l'auteur la supposition que le diplôme mentionné, bien qu'original et portant bien lisible la date du 28 janvier (date de l'assemblée primaire dite *convocatio*), provient du mois de mai, du temps de l'assemblée électorale.

1. D'après les mémoires de la diétine de Proszowice, convoquée au mois de mars, l'acte de la confédération a été écrit sur papier (le diplôme en question est en parchemin).

2. Les »signatures« au bas des textes enregistrés dans les livres de greffe de Cracovie et de Varsovie, ne sont pas toutes les mêmes.

3. D'après Orzelski, à l'assemblée d'élection, la confédération a été rédigée comme acte séparé, puis scellée et signée.

Tous les doutes sont écartés par le fait, qu'on voit attaché à l'original le sceau de Nicolas Radziwiłł, qui n'a pas pris part à la *convocatio* (janvier), mais a assisté à l'élection (mai).

Les trois questions suivantes résultent de ce qui précède:

I. Que représente le dit diplôme au point de vue des archives?

II. Comment faut-il s'expliquer son origine?

III. Quelle est son importance constitutionnelle?

I En dehors de l'original très abîmé et en grande partie illisible, le texte du document est conservé:

1. dans les éditions des constitutions votées par les Diètes: nous l'y trouvons imprimé pour la première fois en 1579 et c'est de là qu'il est passé dans les *Volumina Legum* (d'après l'édition de 1637); 2) et 3), il a été imprimé par Noailles et par Plater d'après des manuscrits sur lesquels nous ne sommes pas plus amplement renseignés; enfin 4)—9), nous le voyons enregistré dans six divers livres de greffe.

L'auteur a étudié les textes enregistrés en ce qui concerne: 1) les dates, 2) les signatures et les sceaux, 3) les différences qu'ils offrent.

1) Les enregistrements ont eu lieu à deux époques différentes; quatre textes enregistrés remontent au moi de février 1573, un autre au moi de juillet 1573, enfin il en est un dont on ne connaît pas la date.

2) On trouve des signatures au bas de trois textes; en effet, l'un est pourvu de 97 signatures, le second de 69, enfin le troisième porte 24 signatures. Au bas du document original, il n'y en a pas plus de 17. Elles ont été écrites par la même main que le texte. On peut conclure de ce qui précède que les signatures étaient apposées au bas du texte qui devait être enregistré. Sur 31 signatures qu'on ne trouve pas ailleurs et que porte le texte enregistré à Cracovie, on voit 29 noms de personnes appartenant à la noblesse du palatinat de Cracovie. Conclusion: on cherchait à se procurer les signatures de personnes plus en vue et de gentilshommes du pays, pour offrir une garantie au greffier que l'acte devant être enregistré est authentique.

Dans le texte enregistré à Cracovie, on trouve deux fois au lieu de noms, une note disant que la signature a été écrite en lettres ruthènes (évidemment sur le document, présenté au greffier pour être enregistré). Nous pouvons donc conclure: les signatures ont été apposées à Varsovie.

3) On trouve également dans les textes enregistrés dans les livres de greffe, la différence que le Professeur Sobieski a récemment signalée entre le texte de Plater et celui des *Volumina*, notamment la différence dans le passage ajouté, concernant les bénéfices de l'Eglise orthodoxe. En effet, on chercherait en vain ce passage dans les textes enregistrés au moi de février, mais on le trouve dans ceux de juillet, ainsi que dans les imprimés pour ainsi dire officiels.

Conclusion: l'acte de la confédération dont l'original porte la date du 28 janvier a été rédigé le 12 mai. Il a été enregistré soit d'après le texte rédigé au mois de janvier pendant la *convocatio* (l'original n'existe plus), soit d'après le texte rédigé pendant l'élection (mai). Ce dernier texte a été inséré dans les »Constitutions«.

II. La confédération ne tranchait pas la question de l'égalité des droits des différentes confessions. Elle se bornait à empêcher les luttes et à prévenir les persécutions. Il était douteux, si les articles de la confédération sont obligatoires pour ceux qui ne s'étaient pas ralliés à elle, surtout que pas tous les représentants des différents états qui avaient assisté à la *convocatio* y avaient adhéré et qu'une partie de ces personnes souleva bientôt des protestations. La confédération fut du reste rédigée comme acte provisoire. Pendant l'élection, les luttes que provoqua la question de son approbation, furent longues et acharnées. Pour ne pas compliquer l'affaire, elle fut rédigée d'après le texte primitif et l'on se contenta d'y ajouter le passage relatif aux églises orthodoxes, pour se concilier ainsi les Volhyniens. On ne changea même pas la date, pour ne pas amoindrir la portée de l'acte primitif.

III. La confédération approuvée pendant l'élection ne cessa d'être *infirma*, car le clergé refusa d'y adhérer. Toutefois, l'opposition du clergé fut à son tour *infirma*; en effet la confédération fut signée par un évêque, tandis que les autres étaient prêts à reconnaître la tolérance religieuse *de facto*, pourvu de ne pas être obligés de reconnaître *de iure* les autres confessions comme égales au catholicisme.

De plus, toutes les décisions prises pendant l'interrègne, par les représentants de deux états, devaient être approuvées ensuite par le roi.

Les partisans de la confédération atteignirent en général leur but pendant l'élection, puis au moment où le roi prêta serment à Paris et pendant le couronnement. Ils perdirent cependant la partie pendant la diète convoquée à l'occasion du couronnement, car Henri refusa de donner son approbation à la confédération. Ce ne fut que Batory qui approuva les articles présentés à Henri, de sorte qu'ils n'entrèrent qu'alors en vigueur. Il promit la paix aux dissidents et s'engagea à maintenir toujours les articles de

la confédération. Ces décisions contribuèrent indirectement à la rendre obligatoire et réparèrent l'*infirmetas* d'un acte qui n'était pas une loi.

-
13. STERNBACH LEO: **Historja wyrazu** μηλόβοτος. (*Geschichte des Wortes* μηλόβοτος). Présenté dans la séance du 12 janvier 1929.

Das Adiectivum μηλόβοτος wurde im Anschluss an die homerischen Composita αἰγίβοτος und βούβοτος von Pindar in die Literatur eingeführt und in demselben Sinn (Viehweide bietend, reich an Viehweide) von Bacchylides und Aischylos wiederholt; in den Friedensverhandlungen, die zum Abschluss des peloponnesischen Krieges führten, wurde es ausgesprochen als thebanischer Antrag, daß Attika μηλόβοτος werden soll, wahrscheinlich im Anschluß an den Bericht, daß die von Anaxagoras vernachlässigten Felder μηλόβοτος wurden. Die philosophische Literatur übertrug die Mitteilung (Ions von Chios?) über Anaxagoras auf Demokrit und den Kyniker Krates, das vom Thebaner Arianthios ausgesprochene Wort fand bei vielen Schriftstellern lauten Widerhall und wurde sehr oft bis zum 15-ten Jahrhundert n. Chr. zur Bezeichnung einer durch den Krieg geschaffenen Einöde gebraucht.

BIBLIOGRAPHIE POUR JANVIER—MARS 1929.

Bibliografja polska Karola Estreichera. Ogólnego zbioru tom XXVII. Lit. S-Sh. Wydał Stanisław Estreicher. Kraków 1929, 8°, str. IX + 421 + IX + 11 nlb. (*Bibliographie polonaise de Charles Estreicher. Vol. XXVII de la publication complète. Lettre S-Sh. Publiée par Stanislas Estreicher. Cracovie 1929, 8, IX + 421 + IX p. + 11 p. surnuméraires*).

Bibliografja Pisarzy Polskich nr. 81. Kraków 1929, 8°, str. XXXIV + 635 + 3 nlb. (*Bibliothèque des Ecrivains Polonais, N° 81. Cracovie 1929, 8°, XXXIV + 635 p. + 3 p. surnuméraires*).

Treść: JAN CHRYSOSTOM z Gosławic PASEK. Z rękopisu wydał Jan Czubek. Wydanie zupełne. (*Contenu: Jean Chrysostome Pasek de Gosławice. Mémoires. Publiés d'après le manuscrit par Jean Czubek. Edition complète*).

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie. Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 1—3. Janvier-Mars 1928. Cracovie 1928, 8°, 43 p. + 1 p. surnuméraire.

Contenu: Comptes-rendus de l'Académie pour janvier-mars 1928, p. 1. Bibliographie pour janvier-mars 1928, p. 42. — Résumés: 1. DOBROWOLSKI K.: La disposition et les formes les plus anciennes de l'habitat rural polonais, p. 3. — 2. GĄSIOROWSKI ST.: Aus Studien über antike Ornamentik: Das Vasenmotiv in der antiken Kunst, p. 6. — 3. KOMORNICKI ST.: François l'Italien, della Lora et le Palais Royal du Wawel à Cracovie, p. 10. — 4. MAŁECKI M.: L'archaïsme du dialecte podhalien et un essai de fixer les limites géographiques de celui-ci, p. 11. — 5. MICHALSKI K. (abbé): L'influence d'Averroès et d'Alexandre d'Aphrodisias dans le psychologie du XIV^e s., p. 14. — 6. PAGAČEWYNSKI J.: Über die Wieluner Madonna, einer aus Silber geschmiedeten, in der Pfarrkirche zu Wieluń befindlichen Statuette aus dem Jahre 1510, p. 16. — 7. SINKO T.: De Horatii carminibus bacchicis, p. 17. — 8.

TAUBENSCHLAG RAFAL: Die Entstehung der Statuten Kasimirs des Großen, p. 10. — 9. WITKOWSKI ST.: De codicibus S. Basilli Magni Hispaniensibus, p. 33. — 10. WOJTAŚ MAKSYMILJAN: Die Zugehörigkeit der Breslauer Diözese zur Provinz Gnesen, p. 35.

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de philologie, Classe d'histoire et de philosophie. N° 4—6. 1—II. Avril-juin 1928. Cracovie 1928, 8°, 45—95 p. + 1 p. surnuméraire.

Contenu: Comptes-rendus de l'Académie pour avril-juin 1928, p. 45. — Séance publique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, p. 46. — Bibliographie pour avril-juin 1928, p. 93. — Résumés: 11. DEMBIŃSKI BR.: Le rôle diplomatique de Lucchesini et la question polonaise entre 1791 et 1795, p. 50. — 12. DOBZYŃSKI J.: Le palais des comtes Raczyński à Rogalin, p. 54. — 13. GLEMA F. (abbé): Les états provinciaux de Prusse ainsi que Pierre Kostka, évêque de Chelmno, pendant le second interrègne (1574—1576), p. 58. — 14. GODZISZEWSKI WŁ.: La Pologne et l'empire moscovite à l'époque de Ladislas IV, p. 62. — 15. GODZISZEWSKI WŁ.: La frontière entre la Pologne et l'empire moscovite, fixée entre 1634—1648, en vertu du traité de paix de Polanów, p. 65. — 16. KOTWICZ WŁ.: Quelques remarques sur les statues de pierre dites «baba» («femme en pierre»), p. 70. — 17. MAŁECKI MIECZYŚLAW: Le tsakavisme et les phénomènes analogues, p. 81. — 18. SAWICKI LUD.: Notre porte ouverte sur le Levant et les ports de la Dobroudja, p. 83. — 19. SINKO TADEUSZ: De Vergilii rebus Bacchicis, p. 85. — 20. STEINBACH L.: Cratetea, p. 87. — 21. TUEYN ALEX.: De Aelii Aristidis codice Varsoviensi atque de Andrea Taranowski et Theodosio Zygomala, p. 82. — 22. ZAWADZKI T.: Le manuscrit de l'année 1555 de la Bibliothèque des princes Czartoryski, contenant les Leçons spirituelles destinées à la Demoiselle Sophie Odrowąż, p. 92.

KARŁOWICZ JAN: Słownik gwar polskich. Tom I. A-E. Kraków 1929, str. 454 + 10 nlb. Anastatyczny przedruk wydania z r. 1900. (*Dictionnaire des dialectes polonais. Vol. I. Lettres A-E. Cracovie 1929, 454 p. + 10 p. surnuméraires. Réimpression anastatique d'après l'édition de 1900.*)

PAGACZEWSKI JULJAN: Gobeliny polskie. Kraków 1929, folio, str. 135, 1 tabl. w heliogravurze i 57 rycin. (*Les tapisseries polonaises. Cracovie 1929, in folio 135 p. Avec 1 pl. en héliogravure et 57 gravures.*)

Prace Komisji Etnograficznej nr. 10. Kraków 1929, 8°, str. 55. (*Travaux de la Commission ethnographique. N° 10. Cracovie 1929, 8°, 55 p.*)

Treść: **ZAWISTOWICZ KINTOPFOWA KAZIMIERA**: Zawarcie małżeństwa przez kupno w polskich obrzędach weselnych ze szczególnem uwzględnieniem roli orszaku pana młodego. (*Contenu: M^{me} Casimir Zawistowicz-Kintopf: Le mariage par voie d'achat dans les cérémonies nuptiales en Pologne, en particulier le rôle que joue le cortège du jeune marié à cette occasion*).

Prace Komisji Językowej, nr. 14. Kraków 1929, 8°, str. 98 + 1 mapa. (*Travaux de la Commission linguistique. N° 10. Cracovie 1929, 8°, 98 p + 1 carte*).

Treść: **MAŁECKI MIECZYSLAW**: Cakawizm z uwzględnieniem zjawisk podobnych. (*Contenu: M. Małeck: Le tsacavisme et les phénomènes analogues*).

Rozprawy Wydziału filologicznego. Tom LXII, nr. 6. Kraków 1928, 8°, str. 36. (*Mémoires de la Classe de philologie de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Vol. LXII, N° 6°. Cracovie 1928, 36 p.*).

Treść: **KLINGER WITOLD**: Ze studjów nad liryką grecką. (*Contenu: Witold Klinger: Études sur la poésie lyrique grecque*).

Table des matières.

N° 1—3.	Page
Comptes-rendus de l'Académie pour janvier-mars 1929	1
Bibliographie pour janvier-mars 1929.	83
Résumés.	
1. Bocheński Zb. : Les casques polonais du moyen âge	3
2. Chmaj L. : L'évolution philosophique de Descartes jusqu'à l'année 1637.	3
3. Gąsiorowski St. J. : Un trésor de l'époque de la migration des peuples, découvert en Volhynie.	27
4. Jaroslawska Marja : Le «Livre des tournois du roi René»	31
5. Klinger W. : Contributions à la reconstruction de fragments de Tyrtée.	35
6. Krokiewicz Adam : De Epicuri philosophia.	39
7. Lempicki Stanisław : Der sogenannte »Heinrech« im Entwurf der »Bücher der Pilgerschaft« von Mickiewicz	54
8. Lempicki Stanisław : Considérations sur les »Foricoenia« de Jean Kochanowski	60
9. Misiażanka A. : Einige Bemerkungen über das Grabmal König Wladyslaw Łokieteks in der Domkirche zu Kraków	64
10. Morelowski M. : Sur trois groupes polonais connexes de peintres, de sculpteurs et de sculpteurs en bois, appartenant à l'école de Cracovie du XVIII ^e siècle	66
11. Otrębski Jan : Le dialecte lituanien nord-est de la paroisse de Twerecz	69
12. Siemieński J. : Un second acte de la confédération de Varsovie de 1573	79
13. Sternbach Leo : Geschichte des Wortes <i>μηλόβοτος</i>	82